Marie Antoinette Archiduchesse d'Autriche

REINE DE FRANCE.

Marie Antoinette Archiduchesse d'Autriche

REINE DE FRANCE.

Maria Antonietta.

ESSAIS HISTORIQUES SUR LA VIE DE MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE,

Pour servir à l'histoire de cette Princesse.

A LONDRES.

1789.

W. Musgrave.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

INTRODUCTION.

L'OUVRAGE anonyme que nous publions a été trouvé à la Bastille. Il tombera peut-être entre les mains des personnes intéressées. Elles verront que rien n'est inconnu, et si elles sont incorrigibles, l'Europe justifiera la nation qui s'affranchit d'une aussi dangereuse influence. Les choses incroyables que l'on va lire ne sont pas inventées à plaisir, fussent-elles un peu

exagérées, au moins le fond est-il vrai. Or, ne faudroit-il pas qu'un peuple entier fût frappé de démence pour se laisser balotter par les personnages qui vont paroître sur la scene? L'obéissance n'est pas l'imbécillité; on veut être guidé dans le sentier du vrai, mais non être traîné dans le précipice.

Le libelle est l'ouvrage qui diffame, qui calomnie, qui outrage, qui flétrit; mais l'ouvrage qui raconte, qui

prémunit, qui conduit à la façon d'échapper à la tyrannie, n'est rien moins qu'un libelle. Une nation entiere, sans aucune exception quelconque, se plaint d'une femme qui n'est rien par elle-même, mais qui est tout par ses conseils. Cette nation se permet les discours les plus libres et les vœux les plus terribles; elle doit publier les raisons qui l'ont conduite à cette apparente sévérité : c'est pourquoi elle s'acharne à affoiblir le crédit d'une princesse

qui lui a fait tant de mal et qui lui en destinoit davantage.

Le mémoire de madame de Lamotte a manqué son effet, parce qu'il y avoit trop de ménagemens, parce qu'on y rencontre plusieurs anacronismes, parce qu'il partoit d'une source impure. On l'a donné au roi lui-même comme un amas de calomnies forgées à plaisir. Cela étoit plus adroit que ne l'ont été les fabricateurs du mémoire. Au lieu de

faire un factum *d'avocat, il falloit écrire une histoire fidelle, coucher les faits par date, et citer par leurs noms les agens subalternes ou les témoins oculaires. Cependant ce mémoire, tout mal organisé qu'il est, n'a pas laissé que de faire une vigoureuse sensation. Il a éclairci à jamais l'affaire du collier, et fixé pour l'éternité l'opinion du sage sur l'auteur de cette révoltante affaire.*

Les Essais *que nous donnons*

aujourd'hui doivent porter le repentir et les remords dans l'ame d'une femme coupable. Elle doit chercher sous la cendre et le cilice l'oubli des humains. Elle doit une grande victime à la nation, et cette victime volontaire sera elle-même qui se précipitera dans les ténbreuses horreurs d'un cloître. Quand un fléau désoloit autreois une contrée, les dieux demandoient par la bouche des oracles une illustre victime : la voix du peuple est bien plus sûre que celle

des oracles. Le fléau est plus terrible, plus universel, plus long que celui qui désola Thèbes; nous ne voulons pas de sang, mais la cessation des maux et une retraite devenue nécessaire.

En vain on nous promettroit un avenir plus tranquille, il est des ames avec lesquelles on ne compose pas. Elles ne peuvent pas répondre de leurs volontés, comment pourroit-on s'y fier? On assure que les Polignacs sont éloignés : ils

étoient les plus avides, et non les plus pervers. Disgraciés depuis long-temps, un reste de faveur les déroboit moins à la proscription que la honte de défaire son ouvrage. Ce que la reine se doit à elle-même, c'est d'éloigner cet abbé corrupteur qui lui a soufflé la haine d'un peuple qu'il déshonoreroit en en faisant partie, si un peuple pouvoit être déshonoré. Cet abbé est ce Vermont *commerçant les graces, vil ministre des plaisirs, et diffamateur impur de tout ce qui approcheroit cette prin-*

cesse pour la rappeller à la vertu ; c'est d'éloigner ce Breteuil, *vendu à une maison étrangere, scélérat déterminé, menteur impudent, libertin effronté, cachant un affreux caractere sous les dehors d'un homme exercé aux affaires, n'ayant ni plans, ni intentions, ni vertu, ni caractere, ni moyens;* Breteuil *est non-seulement tout ce qu'il y a de plus vicieux, mais il est toujours prêt à agir, parce qu'aveuglément vendu à une princesse haineuse, il croit sacrifier à la*

reconnoissance, tandis qu'il ne cultive que son intérêt.

C'est de faire un salutaire divorce avec les hommes. Quand la galanterie n'est pas soutenue par l'ivresse de la volupté, elle fait jouer aux femmes le rôle le plus pénible. Ils vont toujours comparant, et ont la barbarie de rapprocher l'éclat de la jeunesse, de l'embonpoint, de la maturité. Et plus ils ont besoin des charmes qui ressuscitent leurs sens, plus ils deviennent

indifférens

indifférens pour la beauté que l'âge et l'usage ont altérée.

On a voulu racheter à tout prix un manuscrit intitulé : les Passe-temps d'Antoinette. *Il est vraisemblable que c'est ce que nous donnons sous un titre nouveau. L'auteur, extrêmement négligé, ne manque ni de style, ni de chaleur ; mais il fait desirer plus de méthode, plus de traits, plus de nerf. Il est des portraits qu'il faut nuancer d'une maniere si expressive, qu'on ne*

les oublie jamais : et c'est ce que l'auteur des Essais *n'a pas fait. Mais il a su beaucoup d'anecdotes et fourni des matériaux à l'imagination des lecteurs qui traceront d'eux-mêmes le portrait qu'il n'a fait qu'esquisser. Cela n'est pas difficile, puisque chacun peut ajouter à ce qu'il va lire, ce qu'il sait ; et qui ne sait pas quelques traits ?*

ESSAIS HISTORIQUES SUR LA VIE DE MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE,

Pour ſervir à l'hiſtoire de cette Princeſſe.

Cùm vivant ſtulti vitia, in contraria currunt.
Horat. Sal. 2.

Il n'y a rien de plus intéreſſant pour l'hiſtoire, que les faits des héros & des héroïnes dans tous les genres ; ils fu-

rent toujours accueillis & regardés comme le véritable aliment des connoiſſances utiles : chacun a ſes vertus & ſes vices, & chacun eſt héros dans ſa partie : le plus grand ſcélérat marche à côté du plus grand homme : de même que la femme qui a le plus de mœurs & de conduite eſt ſouvent confondue avec la plus licencieuſe & la plus débauchée. Le maſque ſous lequel chacun s'enveloppe entraîne ſouvent l'illuſion, & détermine les réputations. Le public appelle le héros ſcélérat, & le ſcélérat héros ; vertueuſe la catin, la tribade, & catin la vertueuſe.

Tels furent de nos jours le roi de Pruſſe & Mandrin. Héros chacun dans leur partie, ils étonnerent l'univers par leur génie, leur conduite, leur

bravoure & leur ſuccès : il eſt vrai qu'ils n'eurent pas la même fin. Telles furent la comteſſe Dubarry & Marie-Antoinette (1). La premiere étonna l'univers, les ruelles & les carrefours de Paris par ſa crapuleuſe & dégoûtante débauche ; la publicité qu'elle y mit n'eut d'autres bornes que celles des choſes poſſibles. Même débauche dans Marie-Antoinette, même effervescence de paſſions ; hommes, femmes, tout eſt à ſon gré, tout lui convient, & ſa mal-adreſſe, ainſi que ſes étourderies donnent involontairement à ſa conduite la publicité que la premiere cherchoit par état. Ces deux femmes célebres ſe reſſemblerent encore dans l'art de tromper & d'avilir celui qu'elles devoient faire reſpecter. Louis XV fut juſqu'à ſa

mort, la dupe la plus complette de la Dubarry, qui, ſans aucuns égards, faiſoit partager ſa couche avec le premier valet, comme avec le premier des courtiſans. Louis XVI eſt également trompé & avili par ſa femme, ſans avoir l'air d'imaginer ſeulement que cela puiſſe être.

C'eſt de cette célebre princeſſe dont nous voulons parler ; elle entre dans la carriere avec tant de moyens, que l'on peut aſſurer qu'elle y jouera un rôle brillant, & que ſon nom pourra dignement occuper une place à côté des Médicis, des Marguerite de Valois & de pluſieurs autres reines & princeſſes dont l'hiſtoire nous a conſervé des anecdotes auſſi curieuſes que rares.

Marie-Thérese, mere de notre hé-

roïne, cette femme rare, & au-deſſus des éloges, comme elle étoit autrefois au-deſſus des préjugés, avoit le grand art de cacher ſes défauts & ſon inconduite ſous les dehors du génie, de la vertu, & de la plus grande énergie. Sa marche, dans tous les événemens de ſa vie, fut telle qu'il fallut toujours placer une grande action à côté de ce que ſon tempérament lui faiſoit faire de blâmable. Cette grande reine partagea ſes vices à ſes trois filles, mais ne leur laiſſa rien de ſes vertus. Nous allons connoître la reine de France. Celle de Naple eſt d'une nullité dont il y a peu d'exemples. La troiſieme qui a épouſé le Duc de Saxe-Techen porta dans le lit nuptial, & à côté du plus robuſte allemand des cercles, des preuves non-équivoques de ſon incon-

tinence ; elle ne dut même ce mariage qu'à cette fâcheuſe circonſtance.

Marie-Antoinette arriva en France en 1768, pour y conſommer le mariage le plus extraordinaire qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il n'eſt pas hors de propos de faire ici le tableau de la ſituation de la cour dans ce moment ; il donnera l'idée des cauſes de ce mariage & de ſes ſuites ; il juſtifiera peut-être en quelque ſorte les déréglemens que nous allons faire connoître.

Le duc de Choiſeul, digne émule des Richelieu & des Mazarin (2), étoit, en quelque ſorte, premier miniſtre, par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur Louis XV, le plus foible des hommes, & qui étoit devenu le plus mépriſable des princes de ſon ſiecle. Ce duc, auſſi intrigant qu'audacieux,

avoit payé cette faveur par une ſoumiſſion, une obéiſſance ſervile, & par l'accompliſſement du crime le plus affreux qui ait été imaginé en politique. Quelqu'aſſuré qu'il fût de la durée de ſon crédit & de ſon autorité, il craignit les intrigues d'une maîtreſſe qu'il avoit mépriſée, & même inſultée publiquement: en cela il manqua de politique. La Dubarry cabaloit; ſon parti étoit puiſſant; le duc avoit des ennemis; il avoit fait des réformes; il étoit depuis long-temps en place: à la cour on aime les changemens; enfin, il craignit une chûte prochaine. Il étoit naturel qu'il cherchât à s'appuyer d'une protection majeure; il crut le faire en projettant, & exécutant le mariage de la jolie archiducheſſe avec le dauphin. Quand

la France n'auroit d'autre reproche à lui faire que celui d'une pareille alliance, cette époque ſuffiroit pour l'avoir à jamais rendu odieux à la nation.

La Dubarry, cette courtiſane ſi décriée par ſa crapule & ſes débauches, occupoit le trône des Bourbons; des bras des laquais, des coureurs, des ſavoyards, elle étoit montée, en premier échelon, dans ceux du comte Dubarry, l'homme le plus mépriſé & le plus mépriſable, & de-là dans ceux du roi. Créature indigne de vivre, qui aſſerviſſoit Louis ſous le poids des ordures, des infamies, des injuſtices, de l'aviliſſement, & avoit fini par en faire un vrai Sardanapale. C'étoit ce rebut du genre humain qui, aidée de quelques courtiſans auſſi mépriſables qu'elle, des Richelieu, des Fronſac,

des d'Aiguillon, des Villeroi, des Maupeou, & de tant d'autres, dont les noms ſont bien faits pour ſalir ma plume; c'étoit, dis-je, elle qui tenoit en main les rênes de la monarchie françoiſe. Voilà la faction qui renverſa, dans un inſtant de débauche, le coloſſe d'autorité que le duc de Choiſeul avoit bâti ſur ſa tête, & auquel il avoit adoſſé la ducheſſe de Grammont ſa ſœur. Moderne Médicis, méritant, à juſte titre, qu'on lui attribuât ce que diſoit un grand poëte de cette princeſſe, *qu'elle poſſédoit tous les vices de ſon ſexe, & pas une de ſes vertus.* Cette femme intrigante & hautaine, habituée à exercer la domination la plus dure ſur tous ceux qui environnoient ſon char & celui de ſon frere, que l'on pouvoit appeller leur lit commun,

voulut l'étendre juſques ſur Marie-Antoinette. Déjà celui qui avoit fait périr le pere avoit jugé, à la foibleſſe du fils, combien il ſeroit aiſé de s'emparer de ſon eſprit : c'en étoit fait, ce prince étoit ſous le joug, & la France alloit être en proie à l'orgueil & à l'ambition de ces deux perſonnages ; la Dubarry chaſſa de la cour cette race infernale. La pucelle d'Orléans ſauva la France ; la nation eut à la Dubarry la même obligation. Il s'en faut bien que l'une & l'autre aient eu les mêmes motifs & la même conduite.

Si le duc de Choiſeul avoit ſu gouverner le trop foible Louis XV, au moins cet empire n'aviliſſoit pas abſolument le monarque ; mais perſonne dans l'univers ne lui pardonna l'excès de ſon attachement pour la Dubarry ;

on ne pardonna pas davantage aux courtiſans que je viens de nommer la cour baſſe & rampante qu'ils faiſoient journellement à cette catin, malgré qu'elle les traitât ſans ceſſe de la maniere la plus outrageante. Ce que l'on aura peine à croire, c'eſt qu'à la cour de France, il ſe ſoit trouvé des femmes aſſez baſſes pour former ſa ſociété, & la préſenter (3). La ducheſſe de Valentinois, la vile maréchale de Mirepoix, la groſſe princeſſe de Tingry, & pluſieurs autres qui ne couroient point de riſque de s'avilir, furent créées les compagnes de la favorite; elles ſe chargerent gratuitement de lui montrer l'art qu'il falloit employer à la cour; de la décraſſer, & de lui faire perdre, ſur-tout en public, le ton grivois qu'elle avoit & qui la faiſoit briller dans ſes

orgies ; la comteſſe de Bearn eut l'effronterie de la préſenter ; ce coup d'éclat l'a perdue à jamais ; la favorite fut méconnoiſſante, & fit peu pour elle : quelqu'argent, une place de gentilhomme de M. le comte de Provence pour le chevalier de Bearn ſon fils, & des rebuffades continuelles furent ſa récompenſe ; à la fin, elle fut forcée de quitter la cour ; ſon fils perdit ſa place, pour s'être battu, auſſi lâchement, que mal-à-propos, contre le marquis de la Châtre, autre gentilhomme de M. le comte de Provence, pour des propos tenus contre ſa mere. Le chevalier de Bearn fut renvoyé à ſon régiment, on nomma à ſa place, & pour augmenter les mortifications, on combla ſon adverſaire des faveurs les plus marquées. Le comte de Biſſy,

depuis long temps l'agent libertin du maréchal de Richelieu, qu'il avoit marié, pour récompense de ses services, à la Bontems, fut choisi pour donner la main à la Dubarry lorsqu'elle monta dans le lit de son maître; ce fut Buffaut qui, au moment de faire banqueroute, & se souciant fort peu de la faire plus ou moins forte, en cas de non-succès, lui fournit ses premieres jupes & lui fit son trousseau. Les dettes de Bissy furent payées en récompense. Buffaut ne fit pas banqueroute, il gagna un million, & on força la ville de Paris de le prendre pour son trésorier: il remplit cet emploi avec toute l'insolence d'un parvenu, & finit, en trahissant les devoirs de l'amitié, par épouser la maîtresse de son ami, femme entretenue publiquement.

Le conſeil étoit compoſé de miniſtres preſque tous tarés. M. de Maupeou étoit chancelier ; le duc de la Vrilliere, au département de la maiſon du roi ; le duc d'Aiguillon à celui de la guerre & des affaires étrangeres, de Boynes à la marine, & l'abbé Terrai aux finances, rempliſſoient l'Europe du bruit de leurs glorieux exploits, de leurs intrigues, de leur inconduite, de leurs friponneries & de leur incapacité. A chaque inſtant ils portoient le fantôme du monarque à des démarches inconſidérées, d'après leſquelles il étoit obligé de reculer faute d'énergie & de moyens ; enfin le bouleverſement total des regles, des loix, & l'épuiſement des finances de l'état furent le réſultat des déciſions de ce conſeil.

Les princes du ſang, ſeule & uni-

que ſociété que pouvoit avoir la dauphine, n'étoient pas plus faits que le reſte de la cour pour lui donner des leçons d'honnêteté; les uns s'aviliſſoient dans la plus crapuleuſe débauche; d'autres faiſoient ſervilement la cour à la créature qui étoit devenue l'idole du maître; le reſte, ſans force, ſans eſprit, comme ſans honneur, s'aviliſſoient par leur ſilence même ſur les déſordres où l'on mettoit les affaires de l'état, ou par des retraites auſſi humiliantes pour eux que funeſtes au bonheur des peuples; un duc d'Orléans ſe mariant avec ſa maîtreſſe & s'occupant uniquement de jouer la comédie; ſon fils, le duc de Chartres (1), à force de lâchetés déshonorant le ſang des Bourbons; le prince de Conti le ſouillant par ſa crapule; ſon fils, le

comte de la Marche, par la cour assidue qu'il faisoit à la Dubarry, dont il étoit le premier écuyer de main: le prince de Condé vivant ouvertement avec une femme qu'il soutient pour plaider contre son mari, & n'ayant des Condé que le nom, beaucoup trop lourd à porter pour lui; le duc de Penthievre, le caffard le plus décidé, ayant tous les vices des dévots, & pas une de leurs vertus; le comte d'Eu, vivant habituellement avec les hôtes des forêts, auxquels il ressemble en tout point, & auxquels il n'auroit pas dû, par cette raison, faire une guerre si opiniâtre.

Les princesses, pour lors en petit nombre, faisoient un parti séparé de leurs maris. La seule ducheſſe de Chartres méritoit la confiance de la dauphi-

ne; ſes vertus l'en éloignerent. Toutes les femmes de la cour (un bien petit nombre excepté) étoient ou catins, ou tribades, ou joueuſes, ou eſcrocs, & en général la plus mauvaiſe compagnie de l'Europe.

Quand bien même Marie-Antoinette n'auroit pas apporté à la cour de France le germe de tous les vices, même de celui d'un amour effréné pour ſon ſexe, il n'eût pas été étonnant qu'à ſon âge, entourée de tels gens, & témoin de tout ce déréglement, elle n'eût pas préféré la marche ſéduiſante à la vie monotone & triſte que ſon auguſte & nul mari étoit dans le cas de lui faire paſſer. Comment, en effet, peut-on préſumer qu'une jeune princeſſe, vive, ayant du tempérament, pût reſter iſolée avec un mari ſans

paſſions comme ſans goût ; la laiſſant à elle-même ou à des femmes ſans mœurs, qui avoient des motifs différens de la ſéduire ou de s'emparer de ſon cœur, peut-être encore innocent, mais ayant de grandes diſpoſitions pour ceſſer de l'être.

La Dauphine arrivant à la cour, y plut généralement : une jolie phyſionomie, une taille ſvelte, de l'enjouement, careſſante, attentive, & bien inſtruite, elle fut un moment l'idole de la cour & de la nation ; ſon début fut heureux. On peut croire que le plan d'une vie aſſez libre, pour pouvoir donner carriere à ſes goûts, étoit entré de bonne heure dans la tête de cette princeſſe. L'étiquette de la cour de France, toute différente de celle de la cour de Vienne, tout en annon-

çant la grandeur eſt une ſauve-garde pour l'honneur des princes ; la gêne continuelle & l'obſeſſion où ſont leurs épouſes éloignent les prétendans, & déconcertent les projets les mieux conçus. Sans ceſſe obſervée & jalouſée, une jeune princeſſe eſt réduite à ſon mari pour toute nourriture ; & quand ce mari ne peut rien, il n'y a guere qu'un aumônier ou un confeſſeur qui puiſſe y ſuppléer : ce n'étoit pas là le compte d'Antoinette.

Cette princeſſe commença, ſous de vains prétextes qui ne pouvoient que plaire au roi, par diminuer les liens dans leſquels on la tenoit ; elle vouloit entrer ſeule dans l'appartement de ſon grand papa ; & à quelle heure elle le deſireroit ; elle ſe promenoit dix fois le jour, ſans ſuite & ſans

appareil, pour ſe faire voir, diſoit-elle, à un peuple qu'elle aimoit & dont elle vouloit être aimée. Madame du Noailes, premiere dame d'honneur, dont on n'avoit pas fait à la princeſſe un portrait avantageux, fut priſe en grippe, ridiculiſée, & fort peu écoutée dans ſes continuelles repréſentations, qui avoient toujours pour but & pour finale, *l'étiquette de la cour de France*: elle fut de-là ſurnommée *madame Etiquette*.

Le goût de Louis pour ſa petite fille ne fut pas de longue durée. Le Dauphin & les princes ſes freres, toute la famille enfin avoient une averſion décidée pour la Dauphine; monſieur le Dauphin ſur-tout ne faiſoit pas échapper la plus légere occaſion de la mortifier. Le roi eût bien deſiré que

la Dauphine eût fait changer cette haine & cette conduite dans des ſentimens tout oppoſés ; il lui en dit quelque choſe, il eut même la baſſeſſe de faire manger cette impudique créature avec celle qui tenoit la place de la reine de France. La jeune princeſſe auroit dû en être révoltée, elle ne fit que ſe permettre à cet égard les plaiſanteries les plus ameres. Le roi ne put les ignorer, il n'oſa montrer ouvertement ſon mécontentement ; mais il devint froid, rêveur & ceſſa dès ce moment les choſes agréables qu'il diſoit ſans ceſſe à la Dauphine.

Ce changement fut comme le ſignal des diſſentions domeſtiques qui agiterent & agitent encore la famille royale dans l'intérieur ; ces diſſentions, qui

ont plus d'une fois cauſé de ſcandaleux ſpectacles, aigrirent le caractere de Marie-Antoinette, qui, juſques-là avoit vu plier tout devant elle à l'ombre de la faveur étonnante où elle étoit auprès du roi.

Madame la comteſſe de Provence, la plus vaine, la plus intrigante & la plus jalouſe des êtres féminins (5), ne ſe conſoloit pas de n'avoir pas été appellée à la place la plus proche de la couronne; elle haïſſoit mortellement la Dauphine, autant qu'elle mépriſoit ſa ſœur, la comteſſe d'Artois. Cette derniere, ſans conſiſtance, ſans eſprit, ſans idées (6), n'eſt occupée tout le jour qu'à écouter les ſales diſcours de la Dupuis, ſa femme-de-chambre & nourrice de ſon époux, auquel parfois elle procure des femmes;

mes ; cette princeſſe, dis-je, ſeroit dans la plus parfaite nullité & la plus délaiſſée de toutes les princeſſes, ſi ſon tempérament ne lui eût donné la faculté de faire des enfans ; ſa fécondité fait ſon exiſtence, ſon crédit, & malgré ſes défauts, la rend au moins ſupportable aux François, qui aiment, ſans ſavoir pourquoi, à voir des enfans dans la famille de leur maître.

Ces trois jeunes femmes (7), comme on le voit, étoient plus faites pour recevoir toutes les impulſions que pour en donner aucune ; auſſi chacune d'elles a pris celles que lui ont données les femmes qui l'approchoient le plus. Comme leurs foibleſſes ont fait ſouvent varier en amitié leurs paſſions dans ce genre, & leur caractere, elles

fourniſſent un compoſé auſſi bizarre qu'indéfiniſſable.

Les trois princes, leurs époux, n'ont pas plus de force que de valeur. L'aîné, abſolument inepte, ſe meut par une vanité intérieure qui fait qu'il rapporte tout à lui. Tant qu'il a été dauphin, ſes occupations, ſes goûts & ſes plaiſirs ont annoncé combien étoit étroit le cercle de ſon génie; depuis qu'il eſt roi, un ſourire, une careſſe de ſa femme change tout, fait tout, & culbuteroit la monarchie, s'il n'étoit retenu par quelques conſidérations que lui inſpire le comte de Maurepas. Ce chef du conſeil du plus foible des princes, & du conſeil le plus originalement compoſé, a pour principe unique une indifférence ſuprême pour

tout ce qui peut arriver; tranquille ſur tous les événemens, occupé uniquement des fonctions de ſon eſtomac, pour lui le reſte eſt un vain ſonge. De ſa garde-robe il voit s'annuller & tomber les miniſtres qui ſe croyent le plus ſolidement établis, & il ſe délecte de la baſſeſſe des gens qui veulent être quelque choſe. Homme d'eſprit, plein de talens, homme charmant en ſociété, qui rend ſa vieilleſſe aimable; mais abſolument mauvais miniſtre par ſon inſouciance. Comme c'eſt moins des miniſtres que nous voulons parler que des maîtres & maîtreſſes, il ne ſera queſtion ſouvent de ce vieillard octogénaire que par la raiſon qu'il eſt à la fois au roi, à la reine, à Monſieur, à Madame, à monſieur le comte & madame la comteſſe d'Artois; qu'il rit de tout,

gloſe ſur tout,& qu'il eſt content pourvû qu'il digere à ſon aiſe, à l'aide des bouffonneries de ce plat Beaumarchais, qui, à tant par ſoirées, repréſente aux ſoupés, derriere le fauteuil du comte & de la comteſſe de Maurepas.

Le roi eſt donc un homme nul & de toute nullité, tant au phyſique qu'au moral. Monſieur eſt atteint & convaincu d'une auſſi fatale conformation; ce qui rend Madame furieuſe, ſur-tout quand elle voit les groſſeſſes de la reine, & ſa ſtérilité, malgré qu'elle ait employé, pour la faire ceſſer, les mêmes moyens qu'Antoinette. Monſieur eſt haut, vain, dur, politique, ſans eſprit & vilain (8); ſa conſtitution n'annonce pas qu'il faſſe de vieux jours, & ſon génie ne nous promet pas de grandes choſes. Il parle de tout,

parce qu'il a une mémoire prodigieuſe, ſans avoir rien approfondi ; il s'enferme dans ſon cabinet pour avoir l'air de donner une partie du jour à l'étude & à acquérir des connoiſſances utiles ; mais il ne s'y occupe qu'à des niaiſeries, ou à faire un journal critique des événemens de la monarchie, & de tout ce qu'il apprend de ſes flagorneurs, qui ſont la gazette de la cour & de la ville ; ſouvent il paſſe des heures entieres à admirer ſes diamans, qu'il aime avec concupiſcence, qu'il achete uſurairement, & qu'il accumule comme un avare amaſſe de l'or pour ſe mettre ſans ceſſe à genoux devant. Ce prince, avant d'être marié, étoit galant envers les femmes, & avoit l'air de ſuivre à cet égard les traces de ſes ancêtres ; mais depuis il ſemble qu'il

ait contracté avec ſa femme l'air mépriſant & dur qu'elle a vis-à-vis de ce qui l'entourre; il ne voit plus les femmes que pour leur trouver des ridicules, il n'en parle plus que pour en dire des ordures, ce qu'il aime avec paſſion : on ſait qu'il a pour maîtreſſe une madame du Terrage, femme d'un premier commis du contrôle général; mais on ignore pourquoi il la conſerve, & à quel uſage il s'en ſert.

M. le comte d'Artois, le moins mauſſade des trois (9), ſeroit d'une jolie figure, s'il n'avoit pas toujours la bouche ouverte, ce qui lui donne un air bête, qu'il ne juſtifie que toutes les fois qu'il veut parler; il eſt bien fait, il a aſſez bonne grace, bruſque, dur, emporté, vilain, n'ouvrant la bouche devant les femmes que pour

leur dire des ordures & les faire rougir, & devant les hommes que pour leur dire des groſſiéretés, auxquelles on ripoſte ſouvent. Ce prince n'aime à la fois que les femmes, le jeu & le vin; vivant dans la débauche de toute eſpece, avec ſon coryphée, le duc de Chartres, le plus plat & le plus lâche des princes de ſon ſang, qui réunit en ſa laide perſonne tous les vices imaginables; eſcroc, avare, ivrogne, ſans mœurs comme ſans vertu; il eſt la honte de la famille, comme l'exécration des François (10). Le comte d'Artois n'eſt entouré dans ſon intérieur que d'eſpeces, à commencer par le prince d'Henin, ſon capitaine des gardes, digne en tout genre des emplois dont on le décore journellement, maquereau, bardache, &c.

&c. une foule d'&c.; de plus, ci-devant premier maître d'hôtel & premier intendant des finances & maisons de Sophie Arnauld, premiere chanteuse de l'académie royale de musique, & premiere tribade de son siecle.

La dauphine, à son début, eut l'air de s'attacher au comte d'Artois; il en sera parlé à son lieu. Elle commença donc à bannir de la cour toute espece d'étiquette, & substitua la liberté la plus décidée au cérémonial imposant établi par la feue reine, seule bonne chose que cette princesse ait faite de sa vie. Elle ne tarda pas de s'ennuyer des inutiles caresses de son époux, & autant par goût naturel que pour donner le change, elle se livra aux emportemens & aux caresses de ses femmes.

Antoinette formoit de loin le pro-

jet de devenir groſſe ; c'étoit le point eſſentiel des inſtructions qui lui avoient été données en partant de Vienne, par la ſavante impératrice ſa mere. Elle permit à ſon auguſte époux d'épuiſer toutes ſes reſſources ſur cet objet ; elles furent auſſi courtes que vaines. Il fallut donc avoir recours à un amant ; on ne vouloit pas deſcendre dans la claſſe des machines à engendrer ; on vouloit un joli homme, un homme aimable ; enfin quelqu'un qui, avec de grandes facultés, pouvoit en quelque ſorte être avoué, & tel que cette aventure, ſi elle devenoit publique, ne pût le perdre.

N'ofant pas délibérer ſeule ſur un objet de cette conſéquence, Antoinette envoya un courier ſecret & sûr à Vienne, parce qu'elle ne vouloit

pas ſe fier au général Merci, qui n'avoit pas inſpiré la confiance, & avec lequel d'ailleurs on ne pouvoit être trop long-temps en conférence. Le courier revint & apporta la réponſe de l'oracle conſulté : la voici mot à mot : « Puiſque vous avez du goût pour » les femmes, ma chere fille, il faut » vous ſatisfaire ; mais y mettre de la » conſtance, de la modération & de » la retenue ; la premiere de ces vertus » conſerve la réputation, & les autres » la ſanté ; puiſque rien ne mollit & » n'uſe d'auſſi bonne heure que ce mé- » tier. Votre mari ne peut ni ne pourra » jamais vous faire d'enfans ; ce mal » eſt grand ſans doute : une reine ſté- » rile eſt ſans conſidération comme » ſans appui ; mais ce mal n'eſt pas » ſans remede. Il faut donc faire com-

» me moi, prendre un faiſeur: choi-
» ſiſſez-le comme j'avois choiſi le
» prince Charles, grand, beau, jeune,
» & ſur-tout vigoureux, prenez-le
» dans les hommes de la cour les plus
» proches de vous; cet événement ne
» ne pourroit, quoi qu'il en arrive,
» les compromettre; ce ſera un appui
» de plus pour vous, en cela vous
» ſerez plus heureuſe que je ne l'ai
» été; tout l'univers a connu ma ga-
» lanterie & ſes effets; on peut igno-
» rer la vôtre, ſi vous la couvrez avec
» ſoin du manteau de votre paſſion
» pour votre ſexe; mais, je vous le ré-
» pete, ma fille, ménagez-vous ». Le conſeil fut ſuivi, & (à la diſcrétion & la conſtance près) tout alla comme la chere maman l'avoit ordonné.

La ducheſſe de Péquigny fut la

première honorée de la confiance & de l'intimité de Marie-Antoinette. Elle amusa long-temps par ses bons mots & son esprit, sur-tout par ses continuelles plaisanteries sur le compte de la Dubarry, qui étoit la bête noire de toute la famille ; mais cet esprit caustique & son goût pour le sarcasme la firent craindre & lui firent des ennemies : elles profiterent pour la perdre de ce qui la faisoit aimer ; elle fut disgraciée.

Le feu duc de la Vauguyon, cet ennemi capital du duc de Choiseul, auquel il faisoit une guerre ouverte, cherchoit à appuyer son parti chancelant. Il imagina que s'il pouvoit placer la duchesse de Saint Maigrin, sa bru, dans le lit de la dauphine, elle serviroit à ses vues contre son ennemi, & auroit

auroit la place de dame d'atours. Cette ducheſſe, une des plus belles & des plus aimables femmes de la cour, étoit bien digne d'occuper la place de favorite; elle y parvint aiſément, & plut beaucoup dans le déduit amoureux; mais ſon regne ne fut pas de longue durée. Son peu de génie en politique lui fit ménager la comteſſe Dubarry, ſans cependant la voir, mais elle ne la déchiroit pas en particulier & ne lui faiſoit pas des mines en public; elle voulut ce qui s'appelle ménager la chevre & le chou: cela déplut ſouverainement, & cette nouvelle amante ne tarda pas à être répudiée.

Madame la ducheſſe de Coſſé ſuccéda à madame de Saint-Maigrin; elle fut nommée premiere dame d'atours, à la demande de ſa maîtreſſe, qui en

parla au roi, en excluant nommément madame de Saint-Maigrin. Cette troiſieme eût joui de la plus grande & la plus conſtante faveur, ſi ſon caractere ſérieux, philoſophe & raiſonnable, eût pu ſympathiſer un peu davantage avec la frivolité & le goût des plaiſirs vicieux de la Dauphine : la même année vit éclore & finir cette intimité.

Juſqu'à la mort de Louis XV, ce goût pour les femmes n'avoit encore laiſſé entrevoir dans Marie-Antoinette que celui qu'elle auroit dû avoir plus naturellement pour les hommes. Elle ſembla, pour un moment, avoir jetté les yeux ſur le comte d'Artois ; mais on aſſure que ce prince, peu capable d'ailleurs de la moindre réflexion, en fit aſſez pour ne pas vouloir courir les riſques de ſe donner un maître : ſoit par ce motif, ſoit par

celui de la vie trop licencieuſe, qu'il préféroit à la néceſſité de mettre de la retenue & de la délicateſſe dans un pareil engagement, tout parut ſe réduire, entre le petit frere & la petite ſœur, à des promenades nocturnes & des jeux trop innocens pour qu'ils puſſent être long-temps du goût de la bouillante Antoinette.

La marquiſe de Mailly occupoit, pendant cet intervalle, le ſiege de la confiance & de l'intimité ; elle étoit de toutes les parties & de tous les conſeils de la nouvelle reine ; elle épioit tout, ſavoit tout, & rapportoit tout. Enfin le comte de Dilon, ſurnommé le beau Dilon, revint à la cour, où il avoit été page, & tourna tous les yeux vers lui : la reine ne fut pas la derniere à qui il fit impreſſion ; elle fit des avan-

ces, & fut préférée. De ſon côté, Dilon chercha à plaire & réuſſit: ſans eſprit, ſans amabilité, une figure auſſi uſée que ſon exiſtence, voilà en bref le portrait de celui qui devint le héros du jour, héros qui n'a que le maſque de l'homme & de l'honneur. A Spa, il fut menacé de coups de bâton en préſence du roi de Suede; il a fait des excuſes à celui qui les lui a propoſés: ſemblable au Dilon qui vit à Bruxelles, il a pour tout mérite une belle figure, une ame ſale & un cœur auſſi lâche qu'avili.

La ſéduiſante reine eut le ſecret de faire goûter ſon chevalier à ſon imbécille de mari, au point de lui faire accorder des graces & une faveur marquée: quand on jouoit, le roi étoit le caiſſier de Dilon, & lui donnoit l'argent dont il avoit be-

L'Attouchement de Dilon à Marie Antoinette au bal.

loin pour faire la partie de la reine. Dilon perdoit toujours, & cela n'ennuyoit pas le roi, qui n'eſt pas plus généreux que ne le ſont en général les Bourbons. Il prit enfin cette liaiſon de la meilleure part juſqu'au moment d'une indiſcrétion marquée. La reine, à un des bals qu'elle donnoit au château, & pendant leſquels elle ne danſoit preſque qu'avec Dilon, prétendit avoir une palpitation de cœur effroyable : elle fit mettre la main ſur ſon cœur à ſon auguſte époux; & après lui, au cher comte, qui eut la hardieſſe de s'y prêter en préſence de ſon maître. Le roi prit mal la plaiſanterie; on craignit déjà pour Dilon, mais l'humeur ne tarda pas à diſparoître. L'adroite Antoinette appaiſa tout avec une careſſe & quel-

ques mots tendres : l'amant reprit la confiance avec la faveur, & le nigaud de mari rentra dans ſon inſouciance & ſa nullité.

Malgré la reine, Dilon partit pour ſon régiment ; après qu'elle eut vainement demandé au rétif M. de Muy une diſpenſe de rejoindre, ſous prétexte que ce colonel lui étoit néceſſaire pour ſes bals & ſes promenades : la ſéparation fut cruelle de part & d'autre ; madame la princeſſe de Guémenée ſécha les pleurs de l'amante, & quelques griſettes conſolerent l'amant.

Les amours de la reine, pour la vigoureuſe & lubrique Guémenée, furent de nature à faire augurer aux plus fins courtiſans que ſon regne auroit la plus longue durée. Un rendez-vous n'attendoit pas l'autre : on faiſoit, dans l'intérieur, des ſéances de deux heures,

encore ne pouvoit-on parvenir à y éteindre les feux de ſa paſſion, car en public, & devant les femmes-de-chambre, on ſe faiſoit les careſſes les plus laſcives. Tant d'amour cependant s'évanouit, & fut traité comme une affaire de garniſon; le militaire revint de ſon régiment, & madame de Guémenée ſe retira.

L'hiver, cette année, fut des plus bruyans; les bals à la cour, ceux de l'opéra, le jeu, les ſoupers agréables, & les ſpectacles, occuperent toute la cour. Dès que l'on fut aſſuré que la reine ſe rangeoit un peu du côté des hommes, les ſeigneurs de la cour ſe mirent ſur les rangs. Le fade & merveilleux vicomte de Laval ſe crut un moment en faveur; mais on donnoit le change. Dilon étoit ſur les dents,

& ne faiſoit que de l'eau claire ; il falloit changer & mieux choiſir à tous égards ; les intrigues, les démarches, les propos furent pendant cet hiver pouſſés à l'excès ; la reine ſe conduiſit avec une ſi indécente liberté, que les prudes de ſa cour ſe crurent en droit de lui faire des repréſentations.

Madame la princeſſe de Marſan, qui ne connut de l'amour que les peines, & qui pleure encore la perte d'un amant chéri, tué pendant la guerre de 1744 ; madame de Maurepas, digne & très-reſpectable paſſion de l'abbé de Verry, haſarderent quelques remontrances, que l'on écouta avec bonté, mais dont on fit peut de cas : cela devoit être ainſi.

Enfin le ſuccès couronna les vœux d'Antoinette ; elle avoit long-temps

donné le change sur ses goûts & sur ses passions, & croyoit, par ce moyen, avoir masqué la dominante : elle devint grosse, matiere aux observations ; toute la cour se crut intéressée à cet événement. Monsieur & madame, monsieur & madame la comtesse d'Artois ne trouverent pas le fait plaisant. Chacun eut donc son cercle, & chaque parti déchira à belles dents la pauvre Antoinette.

Cette grossesse avoit pris époque dans les bals & les fêtes que la reine donna à son frere l'archiduc, qui fit en France, pendant son séjour, autant de sottises que de démarches. Vain sans valeur, haut sans décence (11), il montra la grossiéreté allemande dans tout son jour. Il n'est pas de mon plan de parler de son impolitesse ni de ses

prétentions chimériques envers nos princes. Il parut à la cour pour s'y faire juger & mépriſer ; & ſi le Sartine & le duc de Choiſeul n'euſſent fêté ce petit prince, il eût paſſé en France comme ces charlatans, qui ne ſont remarqués que les premiers jours qu'ils font rire.

Chacun raiſonna ſur cette groſſeſſe : les femmes qu'elle avoit eues, & qui l'avoient crue uniquement attachée à ſon ſexe, ne lui pardonnerent pas d'avoir eu un amant ; c'eſt l'uſage des dames de cette religion. On chercha le héros, il fut aiſé à trouver ; on nomma le duc de Coigny, & toutes les conjectures ſe réunirent en ſa faveur. Ce ſeigneur aimable, d'une belle figure, ayant les mœurs les plus douces & la tournure la plus ſuffiſante,

des yeux qui parlent beaucoup, & une ſanté en tout point différente de l'expirant Dilon, avoit, depuis quelque temps, fixé les regards de la reine; il s'étoit conduit avec la plus grande circonſpection, & l'auroit ménagée, ſi elle n'eût pas elle-même cherché la publicité par ſes imprudences. On calcula l'heure, le moment & le lieu où la groſſeſſe s'étoit opérée. On rappella un bal de l'opéra où la reine s'étoit maſquée en capotte griſe, & avoit fait maſquer de même pluſieurs femmes de ſa ſuite; le duc étoit ſeul dans une loge, aux ſecondes: à la faveur du déguiſement, Antoinette ſe perd parmi ſes compagnes, ſe gliſſe dans la foule, & vole. Quelques momens après, la ſuite, inquiete, cherche la princeſſe; on la trouve ſortant de la loge, & ſi

agitée de l'acte qu'elle venoit de faire ; qu'elle tomba presque évanouie sur l'escalier : une femme marqua cet instant sur ses tablettes ; elles circulerent, & presque toutes les femmes de la cour l'eurent sur les leurs écrit en lettres d'or. Madame de Guémenée, dont l'outrage étoit le plus récent, fut celle qui se contint le moins dans ses propos ; elle fut disgraciée avec dureté, renvoyée de la cour, & remplacée dans sa charge de gouvernante par madame de Marsan, malgré son sermon, si infructueusement & si mal adroitement fait.

La reine regardoit sans doute ses intrigues avec les hommes, ou comme une nécessité, ou comme un goût de passage que les filles appellent *caprices* : elle ne pouvoit d'ailleurs éteindre ses

bouillans

bouillans desirs dans les suites d'une intrigue qui ne fournissoit pas des moyens d'être sans cesse avec l'objet qui les inspiroit ; c'est ce qui la détermina à conserver toujours une femme avec laquelle elle étoit dans la plus étroite liaison. Madame la princesse de Lamballe, depuis long-temps l'amie d'Antoinette, ne fut initiée dans les grands mysteres de l'intimité qu'après madame de Guémenée. On avoit tout fait pour madame de Lamballe. Madame de Noailles avoit commencé son service auprès de la dauphine par déplaire souverainement, & cela n'est pas difficile à présumer. Elle éprouva, de la part de sa maîtresse, tous les désagremens & toutes les rebuffades imaginables ; mais les Noailles se rebutent-ils ? Rien ne leur coûte, rien

ne les mortifie, rien ne les arrête quand leur intérêt y eſt pour quelque choſe. Madame Etiquette, en ſuivant ce ſyſtême, ne vouloit pas ſe retirer, & il n'étoit pas décent de la chaſſer ſans qu'elle le méritât poſitivement. Un ami des Noailles conſeilla à la reine de créer une charge dans ſa maiſon qui réduiroit à rien celle de madame de Noailles, tant par rapport aux émolumens qu'aux prérogatives. On imagina la charge de ſurintendante de la maiſon; &, pour écraſer davantage la premiere dame d'honneur, il fut queſtion de donner cette charge à une perſonne dont le rang & la naiſſance l'éclipſeroient; la princeſſe de Lamballe fut choiſie. Jeune, aimable, ſéduiſante par ſa taille & ſa figure, tendre & ſans paſſions, elle en avoit inſpiré; ce moyen

la rapprochoit ; elle étoit la favorite par excellence ; il falloit tout faire pour elle.

La reine proposa cette augmentation de dépense dans sa maison à M. Turgot, qui eut la mal-adresse de la refuser, & ce fut sa perte. Les mécontentemens de la souveraine semblerent autoriser les plaintes de toutes les femmes de la cour, même des femmes-de-chambre, qui formoient un parti nombreux contre un ministre qui joignoit, à beaucoup d'autres défauts, celui de ne pas aimer le beau sexe. Les autres ennemis de M. Turgot, & les gens qui, par essence autant que par intérêt, ne peuvent souffrir les ministres trop long-temps en place, se joignirent à cette cabale. La reine se servit de l'autorité qu'elle avoit sur

ſon auguſte époux. M. Turgot fut renvoyé, & madame la princeſſe de Lamballe fut nommée ſurintendante de la maiſon de la reine, avec 400,000 l. d'appointement. Le regne de cette favorite dura juſqu'après les couches de la reine, pendant leſquelles elle ne la quitta pas. La faveur des Coigny éclipſa la princeſſe, qui ſe retira prudemment de cette grande intimité. Elle n'en fut pas moins humiliée, ſur-tout quand elle ſe vit ſur le point d'être éclipſée par une Polaſtron. Comptant un peu trop ſur ſon crédit, elle porta ſes plaintes au roi ſur le mépris que la reine lui faiſoit éprouver; le roi ne fit qu'en rire, ne répondit rien, courut en dandinant à ſa forge, finir un cadenas qu'il avoit commencé la veille, & qui étoit très-preſſé. La fiere ſavoyarde ne s'en

tint pas là ; elle s'adreſſa à ſon beau-pere. Ce caffard, ſenſible comme un dévot, courut au curé de Saint-Euſtache. Le paſteur promit d'en parler au roi à la premiere confeſſion, & en attendant on réſolut de tenir ferme. Comme le ſecret de la confeſſion du roi au curé n'eſt qu'entre trois, on l'ignore ; mais on a vu le froid de la reine continuer contre madame de Lamballe, qui, ſans y avoir égard, a continué l'exercice de ſon emploi avec autant de fierté que d'audace & de dignité.

La groſſeſſe de la reine avançoit ; malgré la certitude que l'on avoit ſur le faiſeur, on donnoit encore pluſieurs autres peres à cet enfant ſi deſiré. Le roi, ſeul de ſa cour, étoit dans l'erreur & ſe l'attribuoit ; le plus doux des

maris, le ſeigneur du château de Verſailles ſe complaiſoit dans ſa progéniture prochaine, & tous les courtiſans au fait du ſecret, applaudiſſoient à la ſottiſe du prétendu papa. Madame, experte en intrigues, & qui connoiſſoit à fond celles de ſa belle-ſœur, n'étoit pas dupe du fait. Elle en avoit inſtruit ſon mari, qui avoit inſcrit les détails curieux dans la collection qu'il a faite des annales ſavantes du regne de ſon illuſtre frere, de ce qui ſe paſſe dans ſon intérieur, même dans ſa forge, qui n'eſt pas celle de Vulcain; car il ne fabrique pas des lacs pour y enfermer les amans de ſa femme & les prendre ſur le fait. Cet ouvrage érudit, du plus érudit des princes de ſon ſiecle, ſera un jour l'ornement de ſa bibliotheque, comme il fait actuellement

l'éloge de ſon eſprit & de ſes connoiſſances.

L'accouchement de la reine fut long & pénible, elle fut même quelques momens en danger; Vermont, ſon accoucheur, qui paſſe pour ignorant, la ſauva par une ſaignée qu'il ordonna contre l'opinion de la faculté. Les amans & les maîtreſſes, pendant ce moment, étoient déroutés. Le Dilon étoit loin (1); Coigny ne ſe montroit qu'à peine; Laval avoit été éconduit; ces trois courtiſans étoient même excédés d'un bonheur qui pouvoit avoir pour eux les ſuites les plus funeſtes. Le duc de Coigny, ſur-tout, à qui le public accordoit l'honneur de la paternité, avoit plus d'une fois pâli à la vue des élancemens de joie ridicule que le roi avoit montrés en prenant des mains de

Vermont, & tenant dans ſes bras l'enfant qui venoit de naître ; puis voulant imiter Henri IV, ce héros à jamais chéri, qu'il croit ſon patron, & auquel il dit qu'il reſſemble, parce que le ſot public, qui gâte tout, dans un moment de démence & d'adulation, a fait une auſſi étrange comparaiſon, il le montroit à l'aſſemblée avec l'air de la plus grande ſatisfaction ; &, adreſſant la parole à M. d'Aligre, premier préſident du parlement : « Voyez-moi, mon» ſieur, & dites bien que cette fille » eſt de moi ».

Quand la reine fut relevée de ſes couches, le tableau des amuſemens de Verſailles changea. Plus de bals, peu de jeu, mais beaucoup de promenades, & ſur-tout des promenades nocturnes. Dès les premiers beaux

jours, on s'assembla le soir, à l'entrée de la nuit, sur la terrasse du château, au parterre du Midy. Tout Versailles s'y rendoit; les femmes de toutes especes y jouoient un rôle, & y continuoient un cours de débauches. Les femmes de la cour, les femmes-de-chambre, les femmes des premiers commis, des bourgeois, des valets du château, & mêmes les grisettes se mêloient & se promenoient ensemble dans l'obscurité : on finit par se déguiser; la reine, Monsieur, M. le comte d'Artois, & leurs singes, couroient la terrasse & mêmes les bosquets : les femmes avec des capotes, & les hommes avec des redingottes & de grands chapeaux rabattus sur le nez. On se perdoit, on se retrouvoit, & tout étoit au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La muſique des gardes françoiſes rendoit encore ces ſcenes plus touchantes par les airs les plus laſcifs, qu'elles jouoient pendant plus de deux heures ſous les fenêtres du château. Le vieux Biron manque-t-il la moindre occaſion de faire le chien couchant; ce héros de l'opéra, qui fait combattre les ſoldats avec tous les bouffons & dans tous les ſpectacles, moyennant un ſalaire qu'il partage; qui avilit l'état militaire par ce genre de proſtitution; qui vend les emplois de ſon corps au plus offrant & au plus riche; corps dans lequel le marquis eſt à côté du marchand, les fils de banquier à côté du comte & du bourgeois décraſſé: ce Biron enfin, qui n'eſt bon qu'à faire ranger les fiacres, étoit le courtiſan le mieux inſtruit de ce qui

ſe paſſoit pendant toutes les nuits ; par le moyen de ſes ſentinelles, qu'il chargeoit d'épier ; en intrigant adroit, il diſoit tout tout bas, & ſe faiſoit valoir par ſon ſecret.

Enfin, tant que l'été dura, ces nocturnales durerent. Il eſt inoui combien la reine chercha & trouva d'aventures ; hommes & femmes, elles eſſaya de tout. Un garde-du-corps ne la connoiſſant pas, la prit ſous le bras, & la mena dans un boſquet, en lui tenant les propos les plus poſitifs, & là il ſe mit en devoir d'exécuter les promeſſes qu'il avoit faites en chemin : l'occaſion & le moment n'étoient pas favorables ; on ſe débarraſſa en riant des mains du raviſſeur : il fut remarqué & ſuivi ; auſſi le lendemain il fut renvoyé en Normandie, fouetter ſes lievres, &

depuis il ne parut plus à la cour.

Quelques jours après notre Antoinette, alternativement conduite par ſa paſſion pour les femmes, & par le deſir d'avoir des enfans, rencontra ſur la terraſſe une grande femme bien faite, & ayant de la tournure; elle l'acoſte à l'ombre du déguiſement, & d'un mot de ralliement convenu entre cette femme & une de ſes amies, qu'elle appelloit ma ſœur. Celle-ci, dupe de la reſſemblance de la taille de la reine avec celle de ſon amie, la prend par le bras, badine beaucoup avec elle, paſſe en revue la plupart des femmes de la cour, la reine même fut touchée, mais légérement; la femme avoit de l'eſprit, elle plut, & l'on ſe donna rendez-vous pour le lendemain à pareille heure. Antoinette, en la quittant

donna

donna ordre qu'on la ſuivît & qu'on eût à ſavoir qui elle etoit, pour lui en rendre compte à ſon lever : quel fut le chagrin & les regrets de la reine, quand elle apprit que cette beauté ſi charmante, qui l'avoit tenue éveillée toute la nuit, & avec laquelle elle ſe promettoit des plaiſirs inconnus au reſte des mortels, étoit la laide, la ſale, la bavarde & la dégoûtante Manon Louſtenau, mariée depuis dix ans à un neveu de l'abbé de la Ville, nommé Deſons, qui avoit eu la bravoure de lui faire un enfant étant fille, & qui, pour récompenſe d'un ſi haut fait, fut réduit à l'épouſer; c'eſt bien mal reconnoître un tel mérite. Cette malheureuſe créature, la gazette du quartier, ne manqua pas au rendez-vous; mais elle reconnut ſa prétendue

ſœur, & vit, par l'expulſion qu'on lui donna, qu'elle avoit d'abord été méconnue : quelque peu honorable qu'ait été cette aventure pour madame Deſons, elle n'a pu la taire ; c'eſt d'elle-même que l'auteur la tient.

Un autre jour, notre Antoinette, qui ne ſe corrigeoit pour rien au monde, voulant, à quelque prix que ce fût, trouver, comme on le dit trivialement, *chauſſure à ſon pied*, aborda un jeune homme qui lui parut, au clair de la lune, être aſſez bien fait, & d'une jolie figure ; elle ne ſe trompa point, & ſon inſtinct, pour cette fois, la ſervit mieux qu'elle n'auroit pu deſirer. Ce jeune homme eſt un enfant de l'amour, & beau comme lui ; il venoit tout récemment d'avoir une place de commis au ſecrétariat de la

guerre, par la protection d'une comteſſe qui eſt ſa mere, & qui ne put jamais diſtinguer qui en étoit le pere. Tendre, ſenſible, doux, innocent & timide, il fut loin d'abord de deviner à qui il avoit l'avantage de parler. On le queſtionna long-temps ſur la ſituation de ſon cœur; ſes réponſes & ſon ingénuité enflammerent la trop inflammable princeſſe; on lui paſſa la main ſous le menton, que l'on trouva ſeulement garni du plus léger duvet: ſa peau douce & fine annonçoit l'âge des plaiſirs; on en fut plus convaincue quand on ſut qu'il n'avoit que dix ſept ans, & qu'il ne connoiſſoit de l'amour que le nom. Malgré ſa timidité & ſon embarras, on diſtingua une ſorte d'eſprit dans le nouvel Adonis; enfin il plut: ſa figure, ſon ton, ſa taille,

tout, juſqu'au ſon de ſa voix, ſe tracerent dans le cœur de notre héroïne en traits de feu. On le quitta ſans ſe faire connoître, & on lui donna rendez-vous pour le lendemain à la même heure & au même lieu.

On ſait que le ſommeil & l'amour s'accordent mal enſemble; le même ſentiment qui avoit fait du progrès ſous les lambris dorés du château de Verſailles avoit ſuivi notre jeune homme dans ſa petite ſolitude. L'aventure, après l'avoir étonné, l'avoit enflammé à ſon tour. Nature & jeuneſſe lui firent ſentir que juſqu'à ce moment il avoit exiſté dans un néant qui n'étoit pas fait pour lui, ou, pour mieux dire, qu'il n'avoit pas exiſté. Il ne ferma pas l'œil de la nuit; la journée lui parut un ſiecle : les diſtractions, l'ennui,

le découragement & un mal-aise, jusqu'alors inconnu, s'emparerent de ses sens, & l'accablerent jusqu'au moment fortuné où il alloit rejoindre celle qui causoit ce ravage ; il en étoit de même chez Antoinette, à la jouissance près dont elle connoissoit les délices ; ce qui rendoit encore son impatience d'autant plus grande. On s'occupa des moyens de connoître le héros qui devoit être couronné ; on y réussit, & l'on n'en fut que plus décidée à profiter de la circonstance heureuse que l'amour procuroit ; en consequence, on arrangea tout pour pousser l'affaire à fin, pour peu que cela convienne. On fit une confidence à Campan, valet-de-chambre chargé de la partie des plaisirs, habitué à entendre à demi-mots, & fort adroit dans l'exer-

cice de ce ſublime emploi ; tout fut diſtribué au gré de l'impatiente & amoureuſe maîtreſſe.

On ignore qui fut le premier au rendez-vous ; ſe voir, faire un cri, & s'élancer dans les bras l'un de l'autre, furent l'affaire d'un moment : on ſe dit des mots entrecoupés, on ſe donna des baiſers comme ſi l'on ne s'étoit vu depuis un ſiecle ; enfin on ſe jura de s'aimer toujours, avant ſeulement d'avoir parlé d'amour. Charmans effets du deſir effréné de l'un, ainſi que du beſoin d'aimer & de jouir de l'autre. La reine, pour qui le moindre retard pouvoit être auſſi dangereux que nuiſible, conduiſit inſenſiblement ſon futur amant dans un boſquet éclairé avec art, & préparé avec ſoin par l'induſtrieux Campan : ils furent heu-

Le premier baiser avec le jeune
Commis de la Guerre.

reux ; amour, tire le rideau ſur ce qui ſe paſſa dans ce lieu de délices. Adonis ne connut Vénus qu'après la jouiſſance ; la crainte & l'excès de ſon bonheur ne firent d'autres effets ſur lui que de lui bien faire ſentir la néceſſité du ſilence.

On rentra dans la foule ; le jeune homme, tremblant & hors de lui, eut beſoin d'être raſſuré ; & c'eſt ce que l'on fit ſi adroitement qu'il reprit ſes ſens, & fut au bout de quelques minutes en état de répondre aux différentes queſtions qu'on lui fit. L'amour diſparut, & fit place à l'intrigue. Depuis quelque temps on en vouloit au prince de Montbarrey, miniſtre de la guerre ; on queſtionna le jeune homme ſur ſon compte, ſur celui de la Renard, avec laquelle vi-

voit ce miniſtre, ſur ſes fréquentes orgies, à la ſuite deſquelles on étoit obligé de le metrre au lit; & enfin ſur tout ce qui pouvoit procurer des renſeignemens. Le jeune homme répondit avec adreſſe & prudence; il étoit d'ailleurs trop nouvellement au ſécrétariat pour être initié dans aucun myſtere : on le vit bien ; on le chargea d'*examiner* & de rendre compte. Avant de ſe quitter, il fallut pourvoir aux moyens de ſe revoir. L'aventure du boſquet devenoit dangereuſe pour le nouvel Adonis : Campan fut conſulté. Il imagina de le charger, de la part de ſa maîtreſſe, de copier de la muſique ; il promit de la porter & rapporter lui-même, & donna les inſtructions les plus amples pour la compoſition d'un nouveau genre de muſi-

que, qui ne pourroit être entendue que par ceux qui en auroient la clef.

MONSIEUR & M. le comte d'Artois ne perdirent pas leur temps pendant ces promenades. C'eſt là où MONSIEUR fit la connoiſſance de madame du Terrage, & c'eſt ſur ces gazons où il quitta ſa grandeur pour s'armer de la houlette du charmant berger Tircis : c'étoit le nom de ralliement qu'ils s'étoient donné ſur la terraſſe.

Inconſtante en amans comme en maîtreſſes, notre Antoinette ne tarda pas à renvoyer le duc de Coigny. Elle s'autoriſa d'une multitude de raiſons ; les propos devenoient ſi forts qu'ils faiſoient craindre que le roi ne prît un parti violent. Les certitudes trop phyſiques de cet engagement donnoient de trop fortes armes à la méchanceté,

& alarmoient notre amante. Le pire pour M. de Coigny, c'eſt que la reine n'avoit fait qu'une fille, & ce n'étoit pas là ſon compte : ſon vœu n'étoit pas plus rempli que le motif qui l'avoit déterminée à une démarche auſſi dangereuſe. Le Coigny fut diſgracié ; & notre reine, tout en ſuivant l'aventure du boſquet, revint à ſon penchant naturel pour les femmes.

Madame la princeſſe de Lamballe fit place à madame de Polignac, appellée *madame la comteſſe Jule*. Cette belle paſſion, qui dure encore, n'a rien d'égal que l'attachement & les ſottiſes du feu roi Louis XV pour madame de Pompadour. Comme cette derniere, madame la comteſſe Jule coûte à l'état des ſommes immenſes. Madame de Pompadour avoit des amans, Jule

vit publiquement avec M. de Vaudreuil (13) : & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il eſt auſſi bien avec la reine & le roi qu'avec la comteſſe Jule. Madame de Pompadour pardonnoit, & même procuroit à ſon auguſte amant des plaiſirs de paſſade, madame Jule en pardonne à Antoinette : en dernier lieu même elle lui a procuré la petite Laborde, femme de l'ancien valet de-chambre du roi, qu'elle a fait ſa lectrice. Madame de Pompadour vendoit des emplois, des bénéfices, des charges, des évêchés, &c. &c. Elle avoit des bureaux, un tarif & un premier commis pour cet objet (tout le monde a connu ſon Colin). Madame Jule vend pareillement évêchés, bénéfices, emplois, charges &c. & c'eſt Vaudreuil qui eſt le miniſtre en chef de

cette partie. Madame de Pompadour enrichit ſa famille, & mit ſon frere Poiſſon au bleu : celle-ci en fait autant, au moins commence-t-elle par ſon mari, qu'elle a fait duc ; elle vient de marier ſa fille avec le fils de madame de Grammont : les graces & l'argent ont devancé cette ſuperbe union ; le gendre a été créé duc, a une compagnie des gardes du roi ; & cela eſt actuellement à un point d'indécence, que la famille des Polignac & celle des Grammont envahiſſent tout, demandent tout, & que l'on ne peut faire un pas ſans les trouver dans ſon chemin en oppoſition.

L'hiver qui a ſuivi cette nouvelle liaiſon a été le même que les précédens ; beaucoup de ſpectacles, de bals & de jeu. La coquetterie la plus raffinée

raffinée a augmenté encore le luxe & la dépense : la reine a pris pour son ministre, dans la partie des colifichets, la Bertin, marchande de modes, qui n'est ni parente de Bertin ministre, ni de Bertin casuel, mais qui les vaut bien ; elle travaille avec la Bertin comme son auguste époux travaille avec ses secrétaires d'état. Autre ministre femelle, c'est Guimard de l'opéra (14), pour la partie des gazes & des habillemens. Il est certain que les affaires de la France auroient pris depuis longtemps une excellente tournure, si le roi avoit mis dans le choix de ses ministres la même sagacité & le même jugement que la reine a mis dans le choix des siens : les Sulli, les Colbert, les Richelieu, ne peuvent être comparés à la Bertin & à la Guimard dans le leur.

Un homme digne de foi a été témoin du départ de la Bertin pour Verſailles, emportant dans un porte-feuille, fermé à clef, des échantillons de modes, & ne voulant pas vendre un bonnet à une dame en état de lui payer au poids de l'or, en diſant : « Je vais à la cour, » je ne puis laiſſer ſortir cette mode de » chez moi que je n'aie fait mon tra- » vail avec la reine, à qui ſûrement » elle plaira, & je lui en dois la pré- » férence ». Rien de plus plaiſant que le ton de dignité que prit la griſette en tenant ce propos. Guimard, plus à portée des grandeurs, ne met ſans doute pas tant d'importance dans ſon travail; mais elle n'y réuſſit pas moins bien, car il eſt impoſſible que la plus élégante catin de Paris ſoit mieux miſe que la reine.

Les plaiſirs de l'été furent diverſifiés ; les ſoirées de la terraſſe avoient déplu. Antoinette avoit, ſous ſes déguiſemens, eſſuyé des apoſtrophes & des propos durs. MONSIEUR & M. le comte d'Artois avoient profité du leur pour faire des conquêtes ; madame du Terrage, la petite Bêche, & pluſieurs autres de cette eſpece, avoient été la proie de leurs incurſions ; les maris s'en étoient apperçus, & retinrent leurs cheres moitiés chez elles : ce n'étoit pas agir en maris de cour.

On changea donc ces plaiſirs dans des jeux innocens & particuliers. On commença par interdire au public les promenades du parc après ſouper ; on faiſoit illuminer, tant bien que mal, une partie des boſquets, dans l'un deſquels on avoit établi un trône de

fougère ; & là, on jouoit au roi comme les petites filles jouent à la madame ; on éliſoit un roi, il donnoit ſes audiences, tenoit ſa cour, & rendoit juſtice ſur les plaintes du peuple, repreſenté par les gens de la cour & du comité, par le roi & la reine, qui venoient ſe dépouiller de leur grandeur au pied de ce trône factice. On faiſoit au nouveau roi les plaintes les plus originales les unes des autres, les peines & les récompenſes ne l'étoient pas moins ; mais au bout de quelques inſtans de ces plaiſanteries, qui ne pouvoient faire qu'un bon effet, ſa majeſté, qui étoit preſque toujours Vaudreuil, prenoit fantaiſie de faire des mariages ; il marioit le roi avec une femme de la cour, la reine avec un des hommes ; (on a remarqué qu'il ſe l'approprioit

Le Decampativos de Vaudreuil.

le plus ſouvent), il en faiſoit de même pour les autres hommes & femmes de la ſociété; il les faiſoit approcher par couples au pied du trône, ordonnoit que chacun ſe prît par la main, & là, avec tout le reſpect dû à ce nouveau genre de ſacrement, & au nouveau roi qui ſe mêloit ainſi du ſacerdoce, on attendoit le mot ſacramental, qui étoit *decampativos*. Auſſitôt prononcé, chacun avec ſa chacune fuyoit à toutes jambes vers un des boſquets qu'il choiſiſſoit: défenſes, de par le roi des fougeres, de rentrer avant deux heures dans la ſalle du trône, défenſes d'aller plus d'un couple enſemble & dans le moindre endroit, défenſes de ſe voir, de ſe rencontrer, de ſe nuire, de ſe chercher, ni de ſe parler. On aſſure que

ce jeu plaiſoit fort au roi, qui trouvoit très-plaiſant de ſe voir ainſi détrôné ſur l'herbe par Vaudreuil.

Cette année là, on devoit ordonner les eaux à la reine pour provoquer une ſeconde groſſeſſe; mais les médecins ſont tous tombés d'accord que ces plaiſirs nocturnes, & ſur-tout le *decampativos*, feroient encore plus d'effet. D'ailleurs M. Necker, qui craint la dépenſe, & qui n'eſt pas de l'avis des voyages, ayant été conſulté, a dit que, malgré que le nouveau roi du ſoir coûtât preſqu'autant que s'il l'étoit pour toute la journée, il valoit mieux s'en tenir à cette recette pour avoir un héritier du trône, qui ſeroit encore un grand objet de dépenſe pour l'Etat, quelque part qu'il fût fait, & par quel faiſeur il nous fût procuré.

Ces petits jeux innocens ont, dit-on, mis le roi en humeur de détrôner à ſon tour quelque mari; il en a fait confidence à quelqu'un des officieux de cour dont il eſt entouré, & qui n'attendent que le ſignal du deſir de leur maître pour lui fournir à l'envi les moyens de le ſatisfaire. Dans la minute on lui a procuré une femme-de-chambre de Madame, auſſi jolie que bête, & faite à tous égards pour le ſale phyſique de notre monarque; elle reçut ſes attouchemens avec reſpect: le roi, de ſon côté, a mis dans cette occaſion la même grace, le même ſel & la même gentilleſſe qu'il met en tout: jugez comme il s'y eſt pris; Enfin, on eſt entré comme la choſe étoit faite, & on a trouvé ſa majeſté renouant ſa brayette, & riant de tout

ſon cœur, de ce rire fin & agréable qu'il a, de l'entorſe qu'il venoit de donner au ſacrement. Il faut convenir que depuis Henri IV les graces & les agrémens de l'amour ont prodigieuſement dégénéré dans cette famille.

Madame Jule de Polignac eſt accouchée au milieu de tous ces plaiſirs. La cour, à ce grand événement, eſt venue paſſer huit jours à la Muette, pour que la reine fût plus à portée de rendre ſes ſoins à ſa rendre-amie, qui fait ſes couches à Paris, tout bonnement dans l'appartement de Vaudreuil. Effectivement Antoinette ne quitte pas le chevet de ſon lit, & lui ſert de garde-accoucheuſe. Les ignorans, & ceux qui ne ſe connoiſſent pas plus aux intrigues de la cour qu'aux différens motifs qui les déterminent, trouvent ſingulier que mada-

me Jule n'ait pas fait ſes couches au château de Verſailles, & ne ſe ſoit pas miſe à portée de ſon amie ; cela paroît plus naturel, plus décent. Ces gens-là ne ſavent pas que cela n'eût pas convenu ; ces fréquens voyages de Paris, ces viſites ont un but qui n'eût pas été rempli autrement. Madame de Polignac à fait un garçon, Vaudreuil ſait donc faire des garçons, Coigny ne fait que des filles, *ergo*, *ergo*.... Madame Jule s'eſt prêtée à la diſtraction de la petite Laborde, elle ſe prêtera à celle de Vaudreuil, ſur-tout pendant ſes couches, qu'elle n'en a pas beſoin : d'ailleurs, que ne fait-on pas pour conſerver ſa faveur & ſon amant. A la fin de tout cela nous aurons un dauphin, je ne ſerai pas mauvais prophête ; il reſſemblera au roi comme lui reſſemble la

princeſſe ſa fille, qu'il montre avec complaiſance, & qu'il aime par la raiſon de cette reſſemblance, qu'on lui aſſure être parfaite.

En attendant ces heureux momens, la reine a donné à madame Jule une layette de 80,000 liv. & le roi un préſent en pareille ſomme : on devoit y joindre le duché de Mayenne, qui eſt une bagatelle de 1,400,000 liv. ; mais M. Necker, qui ſe connoit en bagatelles de cette nature, s'y eſt oppoſé. Un inſtant après il a ſenti qu'il avoit eu tort, & s'eſt rappellé la chûte de M. Turgot ; & comme il tient beaucoup à ſa place, dont la favorite menaçoit déjà de le déloger, il a réparé ce mouvement de ſon zele indiſcret en déterminant la reine à faire à ſa favorite un don de 3,000,000 liv. en

dédommagement du duché en queſtion, qui n'étoit pas fait pour elle.

Madame Jule étoit relevée de ſes couches; les viſites de la reine avoient été continuelles, les allées & venues que cet événement avoit occaſionnées donnerent lieu à bien des diſcours. Le pariſien, accoutumé à reſpecter la décence de la majeſté, & l'éclat qui doit environner ſes maîtres, n'a pu voir ſans indignation l'abus que cette favorite faiſoit d'un crédit ſi vilement acquis, ainſi que la profanation que la reine faiſoit d'elle-même. On n'a pu apprendre ſans murmurer la profuſion avec laquelle on a répandu des graces, avec laquelle on a accablé de dons & d'argent cette favorite, toute ſa famille & juſqu'à ſes alentours, dans un temps où la guerre & le peu de crédit de l'é-

tat rendent l'argent ſi rare & les moyens ſi onéreux au peuple.

L'aſcendant de madame Jule ſur Antoinette fut tel dans ce moment, qu'à la ſuite de cette couche quelques indiſpoſitions l'ayant miſe dans le cas de craindre de ſortir trop tôt, on lui forma de petits appartemens, dans leſquels il n'y avoit d'introduits que ceux & celles qui étoient deſtinés à former ſa cour: le roi même n'y étoit admis que quand on avoit beſoin de lui.

C'étoit dans ces aſſemblées que l'on délibéroit ſur les affaires les plus importantes du miniſtere. La paix, la guerre, la politique, la finance, le renvoi des miniſtres, le point de faveur & de crédit qu'on devoit leur accorder, tout y étoit traité & jugé en dernier reſſort, & l'on ne faiſoit entrer le roi,

pour

pour ratifier les déciſions de cette ridicule aſſemblée, que pour la forme, tant le reine étoit aſſurée qu'elle ne demanderoit jamais rien en vain. Quelquefois le roi, étonné des propoſitions & des déciſions du comité femelle, vouloit paſſer chez le vieux comte, pour y chercher un avis, mais il en étoit auſſitôt empêché, ou bien, s'il s'échappoit quelquefois, Antoinette faiſoit dire un mot au moteur, qui, puſillanime comme on ſait qu'il l'eſt, gardoit le ſilence ou ne contrediſoit pas. Le bon roi prenoit ce ſilence pour un acquieſcement, & content, il repaſſoit bien vîte au petit appartement, rioit, juroit & donnoit ſa parole.

Vaudreuil & Bezenval, en hommes (15); madame Jule & madame de Grammont, en femmes, préſident ce

ridicule conſeil, dont madame Deſmiane eſt le rapporteur, comme miniſtre des affaires étrangeres. Il eſt bon de faire ici le portrait des êtres qui dirigent ainſi tous les mouvemens de la France, & qui traitent les affaires majeures de l'état comme ils traitent un chiffon ou bien une garniture de robe.

Un Vaudreuil, qui n'a pour lui que le nom de ſon pere, & pour fortune que celle qu'il avoit acquiſe comme commandant de Saint-Domingue; intriguant, qui ſe mêle de tout ſans intelligence ni ſuite; donnant tout au plaiſir & rien aux affaires : il a cherché la fortune, elle a fui ſon peu de valeur; il avoit abandonné ce plan, pour lors cette déeſſe bizarre eſt venue le combler de ſes faveurs. Il eſt à la cour, à l'aide d'un certain habitant des cantons

helvétiques, le coryphée du maître, de la maîtresse & de la favorite. Bezenval est un de ces hommes dont les circonstances déterminent les idées; sans en avoir jamais de fixes, ils prennent celles que l'occasion présente à leur bonne ou mauvaise fortune; ambitieux, dur, égoïste, mais souple & rampant comme un italien, il a laissé bien loin l'urbanité de ses concitoyens pour cultiver les intrignes des cours. C'est ce Bezenval qui a osé lutter de mérite & de faveur contre le comte d'Affry, dont il convoitoit la place; si l'effet dont son ambition le flattoit n'a pas réussi dans son entier, au moins a-t-il servi à faire essuyer au respectable d'Affry une multitude de mortifications que lui a données le comte d'Artois, comme colonel des suisses : mortifica-

tions d'autant plus ſenſibles au vieux militaire qu'il les méritoit moins, & qu'il ne pouvoit ni les repouſſer ni s'en venger, parce que c'étoit la reine qui les dirigeoit, & le comte d'Artois qui les lui faiſoit éprouver. On ſait combien peu les groſſiéretés, les injuſtices & les actes de brutalité coûtent à ce prince. On a vu ce Bezenval être l'homme de tous les temps ; à la cour de Louis XV, un débauché, un lâche courtiſan ; à celle de Louis XVI, un intriguant, un faiſeur de paquets, flattant tous les caprices d'une princeſſe ſans expérience, déteſtant Monſieur & Madame, parce que la reine a pour eux l'averſion la plus décidée ; encenſant le comte d'Artois en mépriſant la comteſſe ſon épouſe, toujours par le même motif ; ſe permettant impuné-

ment des discours insolens sur tout ce qui n'est pas lui ; enfin à tel point grossier, qu'on ne le nomme plus à la cour que le suisse de la porte du palais des plaisirs de la reine.

On voit encore dans cette société l'éternel Adémar, ce perpétuel ambassadeur de la cour de Bruxelles (16) : ambitieux, parce qu'on lui a dit qu'il falloit qu'il le fût, voulant être ministre à quelque prix que ce fût, quoique doué pour toutes les affaires d'une nullité absolue ; sans facultés comme sans talens, indigne même de l'inutile ambassade des Pays-Bas, de laquelle sans doute il eût été depuis long-temps rappellé, sans le crédit & les intrigues de la comtesse son épouse ; semblable aux Nóailles, auxquels elle est alliée, elle n'épargne aucuns moyens pour

aider aux vues de ſon mari, qu'elle connoît bien, qu'elle apprécie bien, & dont elle ne raffolle que quand elle eſt loin de lui.

Un comte de Polignac, auſſi ſot que celui que la feue ducheſſe d'Orléans avoit mis ainſi dans ſa chanſon d'adieu, qu'elle appelloit ſon teſtament de mort.

Polignac, mon très-ſot amant,
Me voit mourir indécemment;
C'eſt une groſſe bête,
Eh bien!
Bon pour le tête-à-tête,
Vous m'entendez bien.

Un prince d'Hénin, le plus mépriſé & le plus mépriſable des hommes. Un chevalier de Cruſſol, le tartuffe le plus adroit de ſon ſiecle, qui prêche la vertu

& ne la poſſede que comme le phariſien de l'évangile; qui, à l'ombre de ſes dehors trompeurs, laiſſe vendre à la baronne de Groſier les bénéfices & les graces de l'ordre de Malte. Il vit depuis long-temps avec cette baronne, & l'entretient au château des tuileries, dans un des appartemens de la reine, tandis que le mari reſte complaiſamment dans ſes terres. Ce chevalier, qui n'eſt pas, comme l'on voit, le chevalier ſans peur & ſans reproches, poſſede au ſuprême degré tous les moyens que donnent les vices qui naiſſent de l'hypocriſie; tantôt il fait agir madame de Flamarin auprès du vieux comte, & tantôt le patron de Senlis, qu'il fait mouvoir par ſon cagotiſme. Il emploie ainſi tout à la fois le ſacré & le profane; rien ne lui

coûte, tout lui eſt égal; pourvu que le ſuccès couronne ſes démarches.

A propos du patron de Senlis, l'épouventail de M. d'Autun, galantin par excellence, mais qui ſe gêne encore un peu en attendant la mort de l'archevêque de Paris, dont il convoite la dépouille ſacrée, ce M. de Roquelaure, auſſi plaiſant que le duc de ſon nom, & bien auſſi gaillard, je ne puis m'empêcher d'inſerer ici un couplet de ſociété, fait à table devant l'auteur par une femme de la cour; cet impromptu, ſans être bon, amuſa beaucoup.

Il étoit un ſaint homme
De Senlis le patron;
Qui ſe f..... de Rome,
A Duras ſans façon

Manioit les tétons,
Prenoit le joli c...
Et lui fit un poupon
Qu'il lui paya bien bon.

On assure que cette plaisanterie lui coûta 100,000 livres, au moyen de laquelle somme Duras consentit à se taire, & se dire l'infant du nouveau né. Mais revenons au comité de madame Jule tenu par la reine, qui n'y occupe effectivement que la seconde place. Les Dilon, les Coigny, l'abbé de Vermont (17) y sont admis pour leurs voix. Campan, l'illustre & merveilleux Campan, être actuellement très-important, quoique fils d'un valet-de-pied de la maison de Ventadour, dont il a lui-même eu l'honneur de porter la livrée, chose qu'il a tant de

fois oubliée, malgré les ſoins de ſon honnête homme de pere de lui rappeller cette époque de ſa fortune, même en public; ce Campan, ſi digne de la fortune d'une grande princeſſe, eſt le ſecrétaire perpétuel de ce comité & du cabinet, même de la garde-robe. Bonneau de nouvelle édition, mais plus intelligent que ſon modele, c'eſt à lui à qui la reine doit la nouvelle invention de donner ſes ordres & ſes rendez-vous en muſique. Sous le prétexte de faire copier de la muſique, Campan en porte au petit enfant de l'amour dont j'ai déjà parlé; il y en a toujours quelques lignes de la compoſition & de la main d'Antoinette: ces lignes ſont en ſtyle oriental connu des deux parties ſeulement; & comme l'amour a la clef de tout il a celle qu'il

faut, & il eſt entendu. Ce moyen a paru à M. Campan le chef-d'œuvre de l'imagination dans ce genre; il s'eſt dit auſſi que, pour un homme comme lui, il étoit plus décent & moins dangereux de porter quelques pages de muſique à copier qu'un billet doux qui pourroit compromettre le ſecrétaire du cabinet & le porteur. D'ailleurs il ajoute que lui, qui fut toujours gouverné par l'honneur, il ſouffre moins d'agir ainſi. C'eſt bien-là le cas de dire: où diable l'honneur va-t-il ſe nicher? Chez Campan! eh bien! c'eſt donc M. de Campan, huiſſier de l'ordre de Saint-Lazare, qui porte à copier la muſique, attend la réponſe ſur l'eſcalier, introduit le copiſte, garde la porte & rajuſte le lit.

Quelques ſecrets qu'aient été ces meſſages, on en a parlé : les plus intriguantes & les plus adroites ont détourné l'inique de la choſe ſur madame de Chalitton, qui avoit été attachée à la maiſon d'Artois. Cette femme, on en convient, étoit peu faite pour cette place ; ſi ces places toutefois étoient remplies comme elles devoient l'être. Elle avoit été portée là par le marquis d'Entragues, qui l'avoit connue à Beſançon. Ce fin courtiſan ne s'étoit jamais montré à découvert ſur cette intrigue ; il en avoit laiſſé ſoupçonner le prince de Montbarey ſon ami. Ce miniſtre, depuis long-temps en bute aux tracaſſeries de la reine & aux méchancetés du comte d'Artois, étoit devenu l'objet de la haine des courtiſans des deux partis. On ne ſe bornoit pas à

critiquer

critiquer ſes opérations miniſtérielles ; aucunes n'étoient épargnées, quoiqu'il prît peu ſur lui, & que preſque toutes fuſſent dirigées par M. de Maurepas. On le déchiroit ſur ſa conduite domeſtique & ſur ſa vie privée. Il eſt vrai que ce miniſtre trop peu connu, & qui avoit tout ce qu'il falloit pour bien ſervir ſon maître & l'état, trop peu habitué aux affaires, les laiſſoit quelquefois languir pour ſe livrer à des plaiſirs indécens. Une fille publique, la boue même des filles de cet état, l'avoit ſubjugué, & lui faiſoit faire des choſes inouies. Un nommé Daudet, malheureux couvert de crimes & d'ordures, comblé par le miniſtre de graces de toute nature, & revêtu par lui d'une charge honorable, le compromettoit ſans ceſſe, & encore plus madame de

Montbarey, qui en étoit folle. Ce coquin vendoit les graces & les emplois qu'il ſurprenoit à la confiance du prince, & finit par donner ſes audiences chez le miniſtre. Bezenval avoit entouré l'arſenal d'eſpions; il ſavoit tout, en inſtruiſoit le comité (il avoit ſes raiſons): on réſolut le renvoi du prince de Montbarey. On n'ignoroit pas qu'il quitteroit au premier déſagrément, quelque aſſuré qu'il fût d'être ſoutenu par M. de Maurepas & M. de Vergennes. On le tourmenta; il donna ſa démiſſion froidement & avec nobleſſe.

Le triomphe de la cabale fut exceſſif: on s'intrigua pour faire un miniſtre de la guerre. Les uns vouloient le duc du Châtelet, d'autres vouloient M. de Caſtries. Caraman, Jaucourt, Bezen-

val & Adémar même, portoient leurs vues juſqu'à cette place, tant le fanatiſme aveugloit ces faiſeurs. Après maintes délibérations pour un choix auſſi important, il tomba ſur le plus nul : cela devoit être. L'eſpoir de changer ſouvent & de briller dans le déſordre étoit celui de la clique : on prit le marquis de Ségur, & on le fit entrer ſur le champ au conſeil. Il eſt aux genoux de la reine, ne fait que pour elle, affecte pour tout le reſte une rigueur qui tient de la dureté (18) ; il dit & écrit aux femmes qui lui demandent des rendez-vous, qu'il eſt trop foible & trop ſuſceptible de tentation pour riſquer avec elles des têtes-à-têtes ; qu'il craint même juſqu'à l'odeur de leurs billets doux. Il brille, comme c'eſt d'uſage, en défaiſant ce

que ſon devancier a fait : c'eſt de mal en pire comme tout en France ; c'eſt devenu un péché d'habitude dont on ne ſe corrigera pas ſitôt.

Des courſes, des ſpectacles, des petits voyages de Trianon, des entretiens ſecrets ménagés par Campan, il en eſt réſulté une groſſeſſe : la reine eſt groſſe une ſeconde fois. Cet événement s'eſt manifeſté on ne peut pas plus ſingulièrement, & l'on ne s'en doutoit pas. La reine, comme on le ſait, déteſte cordialement M. de Maurepas, & ne ſupporte pas davantage la vieille comteſſe ſa femme, l'abbé de Verry, madame Seguin, & toute cette ſequelle : ce couple antique agiſſoit en conſéquence, & ſe tenoit en garde contre les intrigues de cette étourdie. Ce fut au moment où l'on

Visite chez Mr de Maurepas.

croyoit les cartes plus brouillées que jamais que la reine ſe fit annoncer chez le comte. Bonjour, papa, lui dit-elle ; vous êtes bien étonné de me voir à cette heure, vous ne m'attendiez pas. Madame de Maurepas ſe preſſoit de ſortir de l'appartement par reſpect, & pour ne pas gêner l'entrevue que ſa majeſté ſembloit venir chercher avec ſon époux. La reine s'étant apperçue de ce mouvement, la retint. Non, comteſſe, lui dit-elle, vous ne ſortirez pas, vous m'êtes tous les deux néceſſaires ; ce que je veux confier au papa eſt même plus de votre partie que de la ſienne. Je compte ſur votre amitié, comptez ſur la mienne ; oublions le paſſé, & que la plus étroite union guide à l'avenir nos démarches réciproques. Je

connois votre attachement pour nous ; on m'avoit donné des impreſſions contre vous, on m'aſſuroit que vous en aviez contre moi : voilà l'origine de l'humeur que je vous ai montrée quelquefois ; le cœur n'y étoit pour rien, mes procédés vous le prouveront. Après ce court exorde, elle ſaute au col du comte en s'écriant : Je ſuis groſſe, mon cher comte, oui groſſe ; ce qui doit vous étonner, c'eſt que je tremble de ſavoir ſi cet état ſera agréable au roi, ou ſi, vu les circonſtances, il ne ſera pas dans la plus grande colere ſur cet événement. Cette pigrieche de Madame avec ſon fade Monſieur ſont ceux dont je redoute le plus les propos ; ils feront auſſi bavarder cette hébêtée de comteſſe d'Artois ; que ne dira-t-on pas ! car, tenez, comte &

comteſſe, il y a beaucoup à dire à cet égard, mais cela eſt fait, j'ai cru bien faire, & ſi je puis compter ſur vous deux, je ſuis tranquille.

A cet endroit notre adroite Antoinette ſe laiſſe tomber ſur une chaiſe longue, & ſemble s'évanouir de douleur & d'inquiétude. Le vieux mentor accourt à elle, la comteſſe ſe jette à ſes pieds, ils lui jurent l'un & l'autre le plus entier dévouement : que votre majeſté ordonne, nous ſommes prêts d'obéir. Mon mari, dit la comteſſe, eſt votre miniſtre, je ſuis ſa femme, nous ſommes abſolument à vous ; encore une fois, ordonnez, tranquilliſez-vous, reprenez vos ſens & tout ira bien, nous vous le jurons.

La reine, reprenant ſes ſens, continua ainſi. Ce ruſé Bezenval m'a per-

due par ſes conſeils ; il m'a excitée contre vous, en m'aſſurant que votre crédit étoufferoit le mien ; que je ne pourrois ni gouverner mon époux, ni me ramener mon peuple indigné de de mes légéretés, qu'en donnant un prince à l'état ; je ne l'ai pas cru dans les premiers momens, mais il m'a fait renouveller les mêmes principes par Vaudreuil & par Coigny ; mes gens ont entendu ces diſcours : Campan & Bazin ſont venus pleurer auprès de moi : Adémar m'a trompée auſſi, il m'aſſuroit & me faiſoit aſſurer par ſa femme que c'étoit le ſeul moyen qui me reſtoit pour n'être pas perdue ſans reſſource. Ma Jule m'a fait ſentir que mon auguſte époux commençoit, ainſi que tous ſes ſujets, à ſe dégoûter de moi, & qu'il falloit frapper ce grand

coup. Enfin, mes chers amis, je vous le confeſſe, j'ai eu Dilon, Coigny, Bezenval, Campan, Bazin, un petit commis de la guerre, tout ce qui m'approche : le réſultat c'eſt que je ſuis groſſe ; il faut que par votre ſecours le roi le trouve bon.

N'en doutez pas, répliqua la comteſſe, n'en doutez pas, il le trouvera bon, il en ſera même charmé ; c'eſt ſa gloire, ſon honneur & le bien de l'état. Allons, monſieur le comte, voyez ſa majeſté & parlez-lui avec cet aſcendant que vous avez ſur lui & celui que vous donne une telle circonſtance ; mettez-y de la dignité, & ſur-tout point de plaiſanteries ; oubliez pour un moment l'habitude où vous êtes d'en faire ſur tout, & ne perdez pas de vue que cette affaire-ci

n'en eſt pas ſuſceptible. La reine ſaiſit cette inſtant de chaleur, prend la comteſſe par la main, la mene à ſon ſouper avec ſon mari, la comble d'honnêtetés & de préférences, au point que la pauvre comteſſe, qui ne s'attendoit nullement à cet excès d'honneur, éprouva une telle révolution qu'elle penſa faire ſous elle, & eut la plus grande peine à reſter juſqu'à la fin de cette fête que la reine lui donna. Qui fut bien étonné ? ce furent les courtiſans témoins de ce raccommodement, dont ils ignoroient la cauſe ; ſur-tout ceux à qui il fut ordonné par la reine de faire le Macao de la comteſſe ; on ſait que c'eſt ſon jeu favori, la reine le taille elle-même.

Quand la cour ſe fut ſéparée, le comte reſta ſeul avec le roi, auquel il

parla de la groſſeſſe de la reine ; ſans doute il n'eut pas de peine à le perſuader de ſa paternité, car on entendit le roi répondre : *Je m'y attendois bien, car j'ai reſté dans ſon lit plus de deux heures.* Depuis ce temps, le roi ſe montre fort radieux. La reine a repris ſon empire; elle appelle le comte de Maurepas ſon cher miniſtre, & en conſéquence elle a beaucoup fêté le comte d'Agénois. Monſieur & madame paroiſſent être les ſeuls qui enragent de cet événement, parce que, dit-on, ils ſont aſſurés par leurs eſpions de ſon origine. Tranquille ſur ſon époux, notre Antoinette recommence ſon train ordinaire ; mêmes folies, même inconſéquence, même inconduite. Elle profite de ſon état & du moment où tout ſe fait impuné-

ment ; elle maîtriſe les miniſtres ; le ſeul Vergennes lui réſiſte à force de vertus. Elle n'a cependant pu empêcher la chûte de Necker (19) qui, à force de ſottiſes, de vanité & de fauſſes démarches, a été renvoyé & remplacé par le vieux Fleury, conſeiller d'état, auſſi incapable au moins d'être à la tête de ce département que ſon prédéceſſeur, & c'eſt beaucoup dire. Le Caſtries, déconcerté de la chûte de Necker (20), perd le ſoutien & l'ouvrier de ſa beſogne, à laquelle il n'entend rien du tout. Le Ségur creve d'orgueil, de morgue & de bêtiſe. Le Fleury, tout Choiſi qu'il eſt, veut chaſſer le Miroménil ; celui-ci a pris de quoi partir. Amelot eſt toujours un animal qui ne fait rien que par ſon plat Robinet. A bien prendre, la cour

de

de France eſt à préſent une pétaudiere : cette belle pureté de mœurs que l'on avoit voulu afficher dans les commencemens du regne eſt f..... Richelieu prime de nouveau, & dit qu'avant de mourir il veut donner une maîtreſſe en titre au roi, un amant avoué à la reine, un bordel au comte d'Artois, un étalon à Madame, & une putain à Monſieur, afin de mourir comme il a vécu. La reine même rafolle de ce vieux paillard ; elle applaudit à ſes pirouettes, & aux hiſtoires ſcandaleuſes qu'il raconte.

La groſſeſſe de la reine avance ; elle eſt monſtrueuſe, elle a une gorge énorme qu'elle affecte de montrer indécemment. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette groſſeſſe n'eſt point encore déclarée dans les formes, ainſi

que cela ſe pratique après les quatre mois & demi ; il ſemble que l'on craigne de donner la publicité à ce grand événement, qu'une ſi petite cauſe a produit. Même colere entre la reine & Madame ; madame de Lamballe eſt toujours au froid, la Jule au chaud, la Simiane & Laborde toujours en exercice. L'indiſcrétion d'une de ces actrices des plaiſirs de notre Antoinette a mis au jour une incommodité qui fait beaucoup craindre pour le prochain accouchement, c'eſt une deſcente ou relâchement de matrice occaſionné ſans doute ou par excès de débauche ou par la mal-adreſſe de l'illuſtre accoucheur Vermont. L'abbé de Vermont eſt toujours dans la plus grande faveur. Le petit fablier Nivernois a fait un conte ſur la groſſeſſe ;

ce petit intriguant eſt toujours auſſi faux & auſſi menteur que ſon confrere le maréchal Duras (21), autrement dit le maréchal des menus, protecteur né de toutes les coquines des ſpectacles, vilain, plat, lâche comme ſon pere, & n'ayant nulle eſpece de conſidération. Ces illuſtres forment la ſociété de la reine, auxquels il faut joindre le coëfeur, les joueurs, les banquiers Chalabre & Poinçot; parmi les femmes la petite Iners, la petite Campan, quelques muſiciens & chanteurs. N'êtes-vous pas étonné de la dignité que conſerve ſur le trône de la France la fille de la fameuſe Marie-Thérese, & la ſœur du fameux empereur Joſeph II, qui court tant après la célébrité, ſans qu'il puiſſe jamais ſe flatter de l'atteindre ?

La ſuite de la vie de notre illuſtre Marie-Antoinette nous fournira ſans doute une ample matiere pour d'autres volumes d'anecdotes. Il y a tout à préſumer qu'elles ſeront de plus en plus intéreſſantes ; ainſi nous prions les lecteurs de prendre patience: nous aurons ſoin de recueillir les faits, & de les rendre (comme ſont ceux-ci) avec la plus grande vérité. Il eſt des traits que tout l'art poſſible ne ſauroit embellir. Faſſe le ciel cependant que ces vérités, ſi elles ſont préſentées à cette princeſſe, puiſſent la corriger, & la faire briller d'autant de vertus qu'elle l'a fait par ſes étourderies : c'eſt le vœu de tout bon François.

NOTES.

(1) Ces deux femmes ne ſupportent point le parallele. L'une avoit les foibleſſes & la bonhommie d'une fille ; l'autre a les ardeurs de Meſſaline & la cruauté de Frédégonde. La premiere aimoit l'argent pour le dépenſer, & en faiſoit l'inſtrument de ſa parure ; la ſeconde l'aime pour théſauriſer & en fait le reſſort de ſa vengeance. Celle-là ſe prêtoit avec peine aux intrigues qu'on lui diſoit néceſſaires au ſoutien de ſa faveur ; celle-ci vole au-devant de l'intrigue & en fait l'ame de ſa turbulante exiſtence. Enfin, l'une a preſque honoré un état qui ne peut pas l'être, & l'autre en a proſtitué un qu'on ne croyoit pas même pouvoir être aviii.

(2) Comment peut-on comparer l'homme le plus léger à Richelieu, & l'homme le plus étourdi à Mazarin. Choiſeul eſt inex-

cuſable d'avoir formé des nœuds impoliti-ques, puiſqu'il ne vouloit pas immoler ſon pays à l'Autriche. Il eſt inexcuſable puiſque le caractere d'Antoinette étoit connu avant d'être tout-à-fait développé, puiſqu'il ne pouvoit ignorer que Marie-Thereſe avoit dit : « *Je ſuis quitte avec la France, elle aura ma fille pour reine.* Il a dépoſé dans le ſein d'un de ſes amis qu'il avoit trop compté ſur la ſéduction des François. Il imagina qu'Antoinette voudroit être adorée, & que la multiplicité des plaiſirs étoufferoit les malheureux germes d'un caractere funeſte non-ſeulement au pays qu'elle habiteroit, mais au ſiecle qui la verroit exiſter.

(3) Il faudroit bien mal connoître les femmes altieres de la cour, pour ignorer l'empire que l'or a ſur elles. Nos uſages ſociaux ſont tels que les dames françaiſes ſont toujours ſans un écu. Leurs beſoins ſont inſatiables, & leurs moyens preſque nuls. La comteſſe de *Béarn*, qui fit cette ridicule préſentation, n'avoit pas de jupes; la maréchale

de Mirepoix, dame d'honneur des catins de nos rois, devoit autant de ſacs qu'elle avoit de cheveux blancs; madame de Valentinois avoit cent fois envié le ſort de mademoiſelle *Langes;* c'eſt à elle que le duc de Choiſeul diſoit, après l'avoir eue, au bout d'une demi-heure: cauſons maintenant. « A quoi » dois-je vos faveurs? Ce n'eſt pas à ma fi» gure, je ſuis fort laid; ce n'eſt pas à mes » ſentimens, je ne vous ai jamais dit que je » vous aimois; ce n'eſt pas à votre amitié, » vous avez dit ce matin des horreurs de moi » au prince de Beauveau. Quand on mépriſe » les gens, faudroit-il au moins qu'ils ſuſſent » pourquoi ».

(4) Pour avoir outré les plaiſirs, & dépenſé une partie de ſa jeuneſſe dans les folies de la volupté, on ne mérite pas des reproches auſſi amers. Ce prince patriote eſt bon mari, bon pere, bon ami; il eſt généreux, populaire, bienfaiſant; y a-t-il des défauts que tant de qualités ne compenſent? On auroit deſiré quelquefois plus de ſévérité dans

le choix de ſes amis. Quand il les fit, il étoit jeune. Il a mieux aimé les conſerver imparfaits, que de les abandonner à l'époque où il les a connus. Il y a quelque choſe d'eſtimable dans ce procédé : d'ailleurs il y a ſi peu d'hommes en droit de faire des reproches aux autres ! il n'y a guere que contre les caracteres vicieux qu'il faut s'armer ſans indulgence.

(5) Ce portrait n'eſt pas reſſemblant. Elle eſt tracaſſiere, mais non intriguante. Quand on ne met en jeu que de petits moyens, quand on expoſe ſon ſecret deux fois par jour, quand on a des femmes pour amant, on n'eſt point intriguante. L'intrigue demande un eſprit plus nerveux & des vices mieux conditionnés. Le trait principal du caractere dominant de madame eſt le deſir impérieux de jouir. Elle aime le vin, les hommes, les femmes, les jardins, les meubles, l'argent, & obéit à ces goûts divers, coûte qui coûte, que le roi jure, que ſon mari boude, que le miniſtre refuſe, qu'il y ait

une révolution, que les états généraux apportent la réforme, elle s'en f..... Elle veut jouir, elle jouira.

(6) Cela eſt trop fort, il falloit dire ſans nerf, ſans principes fixes, mais bonne, généreuſe. Ce qu'elle aime par-deſſus tout, c'eſt le plaiſir. Dès que ſa tête eſt montée, tout eſt dit, il faut qu'elle réuſſiſſe. Des princeſſes qui n'ont rien à faire que d'écouter l'hiſtoire ſcandaleuſe de Paris, de Verſailles, de la cour, dont l'imagination, toujours tendue vers un objet, eſt ſans ceſſe rafraîchie par les récits voluptueux de leurs femmes, qui, ſachant qu'on plaît par-là, s'étudient à bien peindre. Une d'entr'elles racontoit l'aventure de mademoiſelle Contat avec M. P*, & s'embarraſſoit. Il eſt difficile, dit elle, de toujours gazer. *Ne gazez plus*, dit la princeſſe, *les mots pour moi équivalent à la choſe.*

(7) *Ces trois jeunes femmes, comme on le voit, n'étoient occupées que de cailletage.* Cela eſt ſurprenant. La paſſion des princes eſt de

ſavoir tout ce qui ſe paſſe, même dans les états les plus ſubalternes. C'eſt delà dont ils tirent leurs amis, leurs eſpions, leurs confidens. Ils s'imaginent que deſcendre auſſi bas eſt donner la plus grande marque de faveur, ou ils penſent qu'ils ſont les moins diſpendieux à acheter, ou enfin, comme il s'y trouve moins d'élévation dans les ſentimens, par là même ils ſont plus rapprochés. Cela eſt preſque incroyable ſans être moins vrai; mais les fourberies, les baſſeſſes, les menſonges, les reſſources honteuſes, l'avarice, ſont infiniment plus communs dans la claſſe des princes que dans aucune autre ſociété.

(8) Il eſt par-deſſus tout égoïſte, & jaloux des genres de célébrité qui ne donnent aucune peine à acquérir. Sa manie eſt de paſſer pour bel-eſprit. Delà du ſoin dans ſes billets, un air de protéger les talens, une eſpece de ſarcaſme quoique groſſier. Au lieu de courir après l'eſprit qu'il eſt inutile d'attrapper, & qu'on ne ſinge point

quand la nature a oublié de le donner, il faudroit prendre du caractere bien autrement eſſentiel, qu'on peut acquérir en ne voyant que des hommes qui en ont : mais alors il ne faut pas admettre à ſon intimité un *moderne*, un *la Châtre*, un *de Neſle*, & autres vils flatteurs. Monſieur va par les ſentiers d'une politique au-deſſous de ſon rang, & qui ne le menera jamais qu'à faire faire des réflexions déſagréables ſur ſon perſonnel.

(10) D'accord, mais le moins eſtimable. Ce prince fugitif a développé un caractere atroce. Il a conçu les projets les plus infernaux contre un peuple humain & généreux ; il a converti l'ariſtocratie en tyrannie, & il ne lui a manqué que le talent de faire triompher le deſpotiſme. Lorſque Necker alloit au conſeil, il l'aborda, & lui montrant le poing : « Où vas-tu, traître d'étranger ? Eſt-ce ta place au conſeil, f.... bourgeois ? Retourne-t-en dans ta ville, ou tu ne pétiras que de ma main ». Le miniſtre recule

d'un pas en arriere, ſe tient droit, ne répond pas une ſyllabe, & entre dans la chambre du conſeil. Ce ſang-froid vaut mieux qu'un diſcours. Le comte d'Artois n'a ni culture, ni principes, ni patriotiſme, ni ſens, ni intelligence, ni fermeté; il ne ſera jamais à craindre, mais il fera beaucoup de maux momentanés. La patrie l'a proſcrit.

(10) *Voyez la note 4 de la page* 10.

(11) Un curé de campagne, épais, avare, entêté & vain comme un prince de la maiſon d'Autriche, excepté le chef: il n'eſtime pas ſa ſœur, il déteſte ſon frere, & n'aime guere que l'argent, dont il raſolle à un point qu'il faut avouer que c'eſt ſon meilleur ami. Quand on convient d'un *meilleur ami pareil*, il eſt bien près de devenir l'unique. Ce prince n'étoit pas fait pour réuſſir à Paris. Outre que, comme ſa famille, il déteſte les françois, c'eſt qu'il eſt emprunté & ſinguliérement gauche. Le deſtin des princes, en général,

eſt d'être mal élevés. Celui ci a plus à ſe plaindre encore de la négligence des ſiens.

(12) Bon enfant, tantôt aux hommes, tantôt aux femmes, mais toujours à celui ou à celle qui le payoit mieux. Il auroit dû élever l'édifice d'une grande fortune; mais un eſprit médiocre, une ame énervée comme ſon corps, des inclinations mal placées, la dépendance que donnent les ſervices mendiés & obtenus, un goût qui avilit quand ceux qui ſe le permettent n'ont pas la tête des *Socrates* ou l'eſprit d'*Alcibiade*, trop de choſes conſpiroient à ruiner des plans qui ne repoſoient que ſur un joli viſage. *Antinoüs* avoit de plus de larges épaules, & tous les talens que procure une éducation ſoignée. Antoinette n'étoit pas exigeante, il ſuffiſoit d'appaiſer ſon imagination brûlante; elle diſpenſoit d'eſprit, de talens, de mœurs, de ſincérité: ah! la charmante maitreſſe!

(13) Il a fallu que la fortune violât cette femme. Née pareſſeuſe, inſouciante, elle n'eût jamais aſpiré à ſubjuguer les reines, ſi

elles ne fussent venues la chercher. C'est une de ces femmes qui préferent la paix à la vertu, & accordent pour se débarrasser du tourment de résister. Jettée dans le tourbillon, assaillie des solliciteurs, accablée des dons des rois & de l'encens de la faveur, elle se plaignit plus d'une fois, dans le sein de l'amitié, de l'embarras de ses destinées. Vaudreuil lui plut, parce qu'au lieu de se laisser aimer, il lui persuada qu'il aimoit. Il n'avoit point cette supériorité qui humilie, ni cette médiocrité qui alarme. L'usage du monde, & un sens assez droit, suppléoient à ce qui lui manquoit pour être un homme marquant. D'ailleurs Chamfort, sans lui donner de l'esprit, lui traçoit cependant une route assez sûre.

(14) Des gazes ! Oui, c'étoit le prétexte, mais Guimard avoit un plus sublime emploi. De toutes les prêtresses de *Vénus* arrivées à une certaine célébrité, il n'en est point qui ait mieux connu le culte que cette fille. Depuis trente ans elle la pratiquoit

avec tant de gens, avec tant d'assiduité ; qu'elle sait ce que beaucoup de gens ignorent. On lui faisoit conter ses inépuisables aventures, & dire ce que chacune lui avoit appris de nouveau dans l'amoureux combat. Le nombre de ces précepteurs la mettoient à même d'en être un elle même, supérieure à tout ce qui a existé. L'écoliere alloit ensuite répéter ses leçons avec cette quantité d'amans plus nombreux, & sur-tout moins imbécilles que ceux de Pénélope. D'ailleurs on étoit bien sûr qu'Ulysse ne reviendroit pas.

(15) Le baron de Bezenval, suisse de nation, a eu tous les succès dus au courtisan le plus adroit. Créature de *Choiseul*, mentor de *Ségur*, amant des femmes en crédit, amant des jeunes gens en faveur, également propre aux deux cultes. Un sybarite aimable, faisant grande chere, amateur de tableaux de dessins voluptueux, & d'estampes libertines ; né avec peu d'esprit, mais devenu un homme plus qu'ordinaire à force d'avoir vu

& écouté ; une belle figure lui ſervit d'introducteur à la cour ; une grande fortune le mit à même de briller, une gaîté piquante lui fournit de quoi ſe ſoutenir. Il avoit bien autant de vices qu'un autre, mais il ſut mieux les cacher. D'ailleurs la bonhommie, jointe aux ſuccès, a un charme irréſiſtible.

Le baron de Bezenval, ſans être modeſte, ne fut point inſolent. Sa maniere de courtiſer reſſembloit à des ſoins.

(16) Il ne l'a pas été aſſez long-temps. Montfalcon à Londres ! un chanteur, un hiſtrion pour traiter avec *Pitt* ou *Fox* ! On avoit trouvé bien ridicule le choix du comte de *Guines* ; s'il étoit ignorant du moins ſavoit-il ſe vanter. Mais Adémar, ſurpris lui-même de ſa fortune, a toujours eu cette timidité qui naît de la conſcience de ſon impuiſſance. Adémar uſé, d'un eſprit médiocre, d'une figure blême & commune, a cependant obtenu les faveurs royales. Quelqu'un (car il faut faire à chacun honneur de leur reflexion) quelqu'un a remarqué qu'Antoinette a choiſi preſque toujours ſes

amans ſecs, effilés, déguingandés. Cela s'accorde mal avec ce reſſort impérieux que l'on nomme tempérament, dont la plupart des femmes ſe défendent, tandis que c'eſt la meilleure excuſe de leurs folies.

(17) Vil & plat coquin, ſource de tous les maux; objet digne de l'indignation publique, & que le peuple voudroit voir à côté de *Launay* & de *Fleſſelles*. Ce conſeiller perfide, qui a tant de points de reſſemblance avec *Narciſſe*, eſt l'auteur d'une foule de maux dont les hiſtoriens timides conſervent la liſte effrayante. Le moment de vengeance reviendra, & des événemens mettront à même de demander compte à ce prêtre impudent de ſon miniſtere ſecret. On a beau dire que la princeſſe n'avoit nullement beſoin d'être incitée. Mauvaiſe excuſe. S'il n'a pas eu la gloire coupable de conſeiller le mal, au moins l'a-t-il eue d'en faciliter l'accompliſſement. Tantôt eſpion, tantôt agent, il a étouffé ſes remords naiſſans, ou prévenu ſes repentirs ſalutaires.

(18) Le maréchal de Ségur, ſi étonné de

ſon avancement, étoit un brave militaire, un mari complaiſant, un bon citoyen, & aſſez loyal pour punir celui qui donna au roi le conſeil de le faire miniſtre. Il avoit atteint ſa quarante-cinquieme année, qu'on ne l'écoutoit ſeulement pas dans les diſcuſſions les plus ordinaires. Jugez de ſa ſurpriſe lorſque la cabale l'appella au miniſtere. Ne pouvant avoir de vues, décider d'un projet, juger du mérite, il s'occupa, non pas de faire ſa place, mais de la garder, Il ne nomma plus aux emplois; il devint l'écho de la reine, & pour maſquer une baſſe complaiſance, il crut en impoſer par une ſévérité affectée qui n'étoit pas dans ſon cœur, & qui, aux yeux des connoiſſeurs, le rendoit plus ridicule qu'haïſſable.

(19) Ce n'eſt pas aſſurément le moment de le dire, mais deux ans ne ſe paſſeront pas que ce ne ſoit une vérité généralement reconnue. Malgré tout le bien que M. Necker a dit de lui-même, malgré tout celui qu'il a fait dire par ſes créatures enthouſiaſtes ou ſol-

dées, il eſt pourtant vrai que Necker eſt ſans eſprit; & ce F. Mirabeau, qui frappe toujours ſi juſte, a eu raiſon de dire, dans ſon livre ſur l'*agiotage*, qu'il falloit faire cas de Necker comme d'un littérateur & non comme homme d'état: or, pour être littérateur, il ne faut pas un grand génie. Tous les livres de M. Necker ne contiennent pas ſix idées. Auſſi, lorſqu'on a voulu faire *ſon Eſprit*, on a été ſurpris de ne trouver que des lieux communs, des platitudes revêtues d'un peu d'emphaſe.

(20) Je le crois ſans peine. Un chûte moins bruyante auroit produit le même effet. Toujours effrayé, toujours embarraſſé, toujours au-deſſous de ſa beſogne, ce bon homme imagina qu'en épouſant le parti d'un miniſtre préconiſé, on épouſoit auſſi ſa réputation. Jamais il n'aima M. Necker, moins encore la bourgeoiſe *Curchaud*; mais il ſe fit leur prôneur, parce qu'il ſe flatta que les rayons du miniſtre réfléchiroient ſur lui. Qu'on eſt à plaindre lorſqu'on n'eſt rien par ſoi-même! Dans quel état il a laiſſé la marine! Ce n'eſt

pas qu'il écrivît cinq ou ſix heures par jour ; mais il ne penſoit pas cinq ou ſix minutes dans un mois. Sans la révolution, le *Caſtries* auroit été premier miniſtre. Il avoit pour cette place deux grands avantages, la ſoupleſſe & la médiocrité.

(21) C'eſt le péché mignon des gens de la cour. Ils ne peuvent pas dire un mot de vrai. Le pauvre maréchal cité, je ne ſais pourquoi, n'eſt pas plus menteur que dix autres. Voilà une belle peccadille à reprocher à un homme de cour! c'eſt comme ſi l'on reprochoit à *Beaumarchais* d'être un peu cauſtique, à *Linguet* d'être un peu parodoxal, à *Bergaſſe* d'être un peu faux, à *Daudet* d'être indélicat. Les courtiſans ſe vantent de ſavoir mentir. Ils appellent cela *déjouer* leurs rivaux, être déliés & propres aux affaires. Quant à celui qui ſert de pendant au maréchal de *Duras*, je ne ſavois pas qu'il fût tout ce qu'on lui reproche depuis deux ans. Mais je le crois, parce qu'il eſt hypocrite, & que ce mot eſt le ſynonyme de tous les vices.

MVSEVM BRITAN NICVM